

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'ÉCHO DE LA FRANCE.

---

---

## TROIS FEMMES DE NOTRE TEMPS.

EUGÉNIE DE GUÉRIN—CHARLOTTE BRONTÉ—RAHEL LÉVIN.

---

Depuis un assz grand nombre d'années déjà, il est de mode d'étudier les femmes. Des écrivains de mérite en ont fait revivre plus d'une qui eût préféré rester oubliée sous la froide pierre de son tombeau. Vivre une fois n'est-ce pas assez, même quand on a bien vécu ? " Il n'y a personne qui accepterait une existence qui devrait durer éternellement," disait un philosophe souffrant de l'injustice des hommes.

Il semble, par exemple, que les héroïnes du dix-septième siècle doivent sourire de pitié en voyant les moindres actes de leur vie, les plus intimes inspirations de leur âme, livrés en pâture à l'indiscrete auscultation et à la brillante imagination de l'éminent philosophe qui les a si amoureuxment ressuscitées.

Et les femmes d'esprit qui leur ont succédé ne sont elles pas souvent blessées des jugements portés sur elles par le plus curieux et le plus fécond des critiques ?

Dans deux ouvrages entière-

ment consacrés à la femme, un fantaisiste, qui fut autrefois un historien, a essayé de démontrer avec une minutie très tendre d'intention, mais souvent répugnante, les moyens d'assurer le bonheur de cette belle moitié du genre humain.

Il a détaillé les soins hygiéniques indispensables à des créatures faibles de corps, faibles de cerveau, et si peu de chose par elles-mêmes qu'il ne leur reste en vérité que deux places au monde : courtisanes si elles sont belles, servantes si elles sont privées de la beauté physique ; et tel est l'orgueil de ce céladon littéraire, que, selon lui, l'épouse doit être reléguée au second plan et laisser à son mari la haute direction, non seulement de la fortune, mais du ménage.

Enfin, lorsqu'on lit ces livres, on croit assister à une séance de la société d'acclimatation enseignant au public à nourrir et à approvoiser quelque animal précieux dont il faut se défier. Il n'est pas jusqu'aux toilettes du dix-hui-

tième siècle qui n'aient été appréciées par deux auteurs contemporains, lesquels, mécontents sans doute du peu de succès de leur œuvre, ont bientôt abandonné le terrain des réalités pour les tristes peintures d'un réalisme effréné. Dans un ouvrage aussi long que lourdement écrit, ils ont peint avec une lucidité toute féminine les différents costumes des dames de la cour de Louis XV, de la Révolution et de l'Empire. Maintenant voici un livre qui, d'après son titre, promet de nous montrer *l'Esprit des femmes de notre temps\** ; mais qui se borne, au fond, à nous donner trois biographies intéressantes.

L'auteur s'était déjà manifesté au public dans un roman qui révélait un talent sérieux. *Daniel Vlady, histoire d'un musicien*, est écrit à la manière allemande. On y trouve une élévation du sentiment, une remarquable honnêteté de principes et surtout une simplicité dans le dévouement qu'on rencontre rarement dans le monde. M. C. Selden aime les femmes modestes, incapables d'ambition et de vanité pour elles-mêmes, mais consacrant au service d'un époux, d'un père ou d'un frère toutes les tendres et vivifiantes facultés de leur âme et de leur raison. Telle est la femme qu'il nous montre dans *Daniel Vlady*.

Pour représenter les femmes de notre époque, notre auteur a fait choix de trois caractères différents, de trois noms portés modestement, utilement, honorablement, de trois contrastes de position, de race, de dogme et d'éducation : une Française catholique, une Anglaise protestante, une Allemande juive : Eugénie de Guérin, Charlotte Brontë, Rahel de Varnhagen

d'Ense. Toutes trois ont été dévouées, aimantes, et se sont oubliées pour les autres ; deux d'entre elles se marièrent, et ce fut tard ; seule la Française a eu l'heureux privilège de reporter à Dieu un cœur et une âme qui n'avaient appartenu à personne.

## I

Eugénie de Guérin du Cayla était née et a vécu en province.— Quoique d'une famille vraiment noble, d'origine vénitienne, dit-on, son existence fut celle d'une bourgeoise jouissant de cette aisance relative qu'on trouve à la campagne avec une grande maison peu meublée, un jardin moins soigné que les champs et des domestiques peu ou point formés, mais qui semblent faire partie de la famille.

Mlle. de Guérin perdit sa mère de bonne heure. Elle avait deux frères et une sœur plus jeune qu'elle, et se trouva ainsi chargée des soins d'une maison, d'une famille. Son *Journal* et ses lettres nous la montrent à vingt-sept ou vingt-huit ans. Ce n'était pas une de ces personnes moroses dans leur froide vertu et bonnes seulement à raccommo-der du linge et à soigner des oiseaux ; elle possédait une activité intelligente et sans embarras, allumait le feu, visitait la basse-cour, préparait le déjeuner des moissonneurs, et, lorsque l'ouvrage était terminé, elle se hâtait de monter dans un petit réduit qu'elle décorait du nom de cabinet de travail, où elle feuilletait un livre ou traçait quelques pages toujours charmantes, souvent fortes. C'était comme un journal des actes de sa vie.

Eugénie préférait de beaucoup son frère Maurice, plus jeune qu'elle de cinq ans, et il serait impossible de parler d'elle sans rap-

\* Un volume par Camille Selden.

peler la tendresse passionnée et maternelle qu'elle éprouva dès sa première jeunesse pour ce frère qu'elle aimait à bercer.

“ Je me souviens que tu me rendais quelquefois jalouse, lui écrivait-elle un jour : c'est que j'étais un peu plus grande que toi et que je ne savais pas que les tendresses, les caresses, ce lait du cœur, s'en vont vers les petits.”

Le dévouement était le principal mobile des actions d'Eugénie ; la prière ardente, la charité la passionnaient : le vent, la neige, les rafales de pluie, rien ne l'arrêtait lorsqu'elle sentait dans quelque coin du village une misère à secourir, une larme à essuyer. Elle éprouvait un sentiment de sympathie pour toutes les choses vivantes, fussent-elles inanimées comme les arbres et les fleurs : aussi elle gémit lorsque le vent les courbe, elle les plaint, les compare à des êtres malheureux qui plient sous l'adversité, et, imitant l'exemple du grand saint François d'Assise, elle eût volontiers conversé avec les tourterelles et avec les agneaux.

Mlle. de Guérin plaignait les paysans instruits de savoir lire et de ne pas savoir prier.

“ Prier Dieu, disait-elle, c'est la seule façon de célébrer toute chose en ce monde.”

“ Rien n'est plus aisé, disait-elle encore, que de parler aux délaissés de ce monde : ils ne sont pas comme nous pleins de pensées tumultueuses, sinon perverses, qui les empêchent d'entendre.”

Elle aimait la religion avec ses fêtes et ses splendeurs, elle respirait Dieu dans l'encens et dans les fleurs de l'autel, et jamais elle n'eût compris un Dieu invisible et abstrait, un Dieu simple gardien de la morale, comme chez les protestants.

La plupart des femmes ne sont quelque chose que par celui qu'elles aiment et à qui elles rapportent les actions de leur vie : c'est leur plus noble et leur plus naturel instinct de s'effacer et de se perdre dans la gloire d'un autre. A défaut de mari, à défaut d'enfants, Mlle. de Guérin s'attachait à son frère Maurice, nature délicate, âme triste et souffrante destinée à se détruire elle-même, esprit élevé mais inquiet qui ne devait pas trouver sur la terre la satisfaction et la réalisation de ses espérances.

“ Tu es, lui écrivait-il, celle de toute la famille dont le caractère est le plus conforme au mien, autant que j'en ai pu juger par les vers que tu m'envoies, tous empreints d'une douce rêverie, d'une teinte de mélancolie, enfin, qui fait, je crois, le fond de mon caractère.”

Les lettres de Mlle. de Guérin à son frère étaient, non-seulement tendres et consolantes, mais encore fortifiantes et salutaires. Il en avait bien besoin, car il souffrait horriblement du mauvais vouloir et de l'indifférence des autres : il écrivait et s'efforçait de devenir un critique ; mais les uns l'éconduisaient, les autres repoussaient ses offres par des promesses vagues : il voyait avec désespoir toutes les issues se fermer devant lui et ne savait que répondre à son père qui s'impatientsait de ses tentatives toujours déçues.

Ignorante du monde, Mlle. de Guérin n'en soupçonnait pas moins les dangers que peut y courir la foi chrétienne. Un jour, une voix qui semble venir du ciel l'avertit que Maurice ne priait plus ; et la voilà tremblante, inquiète.

“ J'ai reçu ta lettre, lui dit-elle : et je t'y ai vu, mais je ne te connais pas, tu ne m'ouvres que ta

“ tête ; c'est le cœur, c'est l'âme, c'est l'intime, ce qui fait ta vie que je voudrais voir.”

“ Reviens à la prière, lui écrit-elle, ton âme est aimante et a besoin de se répandre ; crois, aime, espère, et le reste te sera donné par surcroît. Si je pouvais te voir chrétien ! oh ! je donnerais ma vie et tout pour cela.”....

Comme tous ceux qui tentent de s'écarter des préceptes divins et précis de l'Évangile, le pauvre Maurice s'agitait dans le vide ; son âme poétique et sensible voyait Dieu partout, excepté dans son cœur ; il souhaitait parfois d'être fleur, verdure, oiseau ; son imagination et sa tête s'exaltaient, son âme se répandait à l'infini et se perdait en s'éloignant de la véritable source de la vie.

Ce grand penchant pour la nature lui fit écrire une œuvre où se révèle une force réelle, bien qu'elle ne produise rien : c'est un poème en prose où le christianisme est oublié au profit de la fable et de l'antiquité.

Grâce aux prières de sa sœur, le pauvre Maurice fut de ceux qui retournent vers Dieu. Il s'éteignit sans secousse et sans souffrance, souriant à tous et priant sa sœur Eugénie de lui lire quelque livre pieux. Au fond, il n'avait jamais cessé d'aimer Dieu et revenait à lui comme un petit enfant vers sa mère.

Maurice mort, Eugénie ne s'abandonna pas à un vain désespoir. Songeant sans cesse à celui qu'elle avait tant aimé, elle s'occupait des écrits qu'il avait laissés, elle priait pour lui et le recommandait aux prières de ses amies. Elle lui parle encore, et, triste jusqu'à la mort, s'entretient avec cette âme absente dont elle implore la visite.

“ Maurice, mon ami, qu'est-ce

“ que le ciel, ce lieu des amis ? Jamais ne me donneras-tu signe de vie ? Ne t'entendrai-je pas, comme on dit que quelquefois on entend les morts ? Oh ! si tu le pouvais, s'il existe quelque communication entre ce monde et l'autre, reviens !...”

Un jour cependant, elle se lasse de cette correspondance à laquelle nul ne répond, l'épuisement moral s'empare d'elle. *Jetons nos cœurs dans l'éternité*, s'écrie-t-elle.

Ce furent ses dernières paroles, et elle mourut, heureuse de voir sa vie achevée, confiante en Dieu, en sa miséricorde, en cette bonté qui réunit les cœurs qu'il a séparés ici-bas et qui, dans leurs épreuves, ne l'ont pas oublié.

## II

Charlotte Brontë (Currer Bell), que M. C. Selden représente comme un type d'énergie et de vertu, était fille d'un ecclésiastique de province. Triste fut l'enfance, triste fut la jeunesse de la pauvre Anglaise. Sa mère était sans cesse malade, son père était sombre et d'un caractère presque farouche ; leur manque de fortune touchait aux limites de la pauvreté, et, comme pour compléter ce sinistre tableau, le paysage qui environnait le presbytère était *austère et lugubre à contempler comme la mer à l'approche d'une tourmente*.

En Angleterre, la profession sacerdotale ne ressemble en rien à la sainte mission des prêtres catholiques : les emplois ecclésiastiques sont une carrière, non une vocation.

*M. Brontë ne sortait jamais de chez lui sans être armé*, singulière manière de prêcher la paix au monde et la conciliation entre frères. Il était bon père, si on

doute—presque tous les Anglais le sont—mais il tenait sa famille à distance, lui parlait peu et d'une manière brève et hautaine. Son esprit morose n'aimait pas la société des enfants, et, s'il s'était constitué le précepteur des siens, c'était plutôt pour accomplir un devoir et se conformer à l'usage que par tendresse ou même sollicitude pour leur avenir. Les enfants du ministre vivaient donc dans un milieu froid, sérieux, rigide, sans ferveur, mais honnête et, sous certains rapports, fortifiant.

Le grand nombre d'enfants que possède chaque famille en Angleterre oblige les parents de condition moyenne à les traiter moins en subordonnés qu'en auxiliaires.

Les enfants sont moins familiers, mais plus respectueux que les nôtres, avec leurs parents ; la vie est moins molle et moins douce, l'éducation est plus virile.

L'indépendance est le but vers lequel tendent les jeunes Anglais, et filles et garçons comprennent tout d'abord que le travail seul doit les y conduire. En France, on attend impatiemment l'heure d'enfermer les enfants dans ces casernes aux hautes murailles décorées du nom de pensions ; on éprouve un grand besoin, dit-on, de se débarrasser de garçons turbulents et paresseux.

Quant aux filles, on les élève généralement à la maison ; mais soit faiblesse, soit nonchalance, on les gâte beaucoup trop. " Les pauvres petites ! dit-on d'un air attendri qui sait le sort qui les attend lorsqu'elles seront mariées ? " Car dans notre pays, par suite d'un oubli du devoir chrétien, on fait du mariage une nécessité, une obligation, une affaire, tandis qu'en Angleterre on y cherche la base d'un bonheur sérieux.

Les enfants élevés comme le sont les Anglais apprennent de bonne heure à observer et à réfléchir ; assis le soir autour de la table à thé, ils entendent la conversation des grands parents et sont souvent interrogés sur les questions les plus sérieuses : C'est du protestantisme, dira-t-on. Non pas : c'est un reste de l'esprit chrétien antérieur à la Réforme. Cet esprit se retrouve dans les mœurs comme dans les lois. Si la famille chez nous était vraiment catholique, nous aurions tout cela, et nous l'aurions mieux.

Il y a encore en Angleterre une habitude souvent salutaire qu'on n'ose pas adopter ouvertement en France : c'est celle d'écrire ses impressions. En Angleterre, cela semble aussi naturel que de penser ; et mères, jeunes filles, hommes, croient devoir compte à tous des bonnes idées qui leur viennent ou des faits intéressants qu'ils ont pu observer.

En France, au contraire, la vraie culture littéraire est fermée aux femmes, aussi est-ce un *tolle* général quand l'une d'elles se permet de faire paraître un ouvrage sous son nom.

On trouve tout naturel qu'une jeune fille décolletée outre mesure et la tête couverte de fleurs, monte sur une estrade pour chanter un air de bravoure ; mais qu'une femme se permette d'écrire et on trouvera qu'elle manque de retenue.

Le Français a une telle horreur de ce qui est méthodique et sérieux, qu'il préfère élever ses filles sans penser, sans réfléchir, au hasard et sans nul'e prévision de l'avenir.

Les Françaises comprennent tout sans l'apprendre, dit-on : c'est possible, et le mérite n'est pas assez grand pour qu'on le nie ;

mais quel effleurement de toutes choses ! quelle incroyable façon de savoir et de juger !

Les femmes anglaises, au contraire, s'attachent à suivre un cours régulier d'instruction ; elles lisent beaucoup, font des extraits, des dissertations, et évitent par là l'oisiveté et l'ennui, ces deux terribles maladies affectées à l'espèce féminine. Malheureusement l'abus se glisse dans ces lectures : le roman et même les journaux y prennent une place qu'ils ne devraient pas avoir. C'est encore là un fruit du protestantisme, du libre examen. Si nos croyances étaient fermes, complètement pratiques, nous saurions écarter l'abus et accepter l'utilité. Il est encore une situation que les Anglaises acceptent mieux que les Françaises, nous voulons parler du *malheur* pour une femme de n'être pas mariée à vingt-huit ou trente ans, de passer *vieille fille*.

Chez nous, dès qu'une fille vient au monde, on songe à amasser sa dot, car c'est la quotité de cette dot qui la fera bien ou mal marier ; puis, à partir de son enfance, on ne cessera de lui parler de mariage ; enfin on lui persuade que c'est presque un déshonneur de rester fille ; mais, par une convention tacite, on se garde bien de lui apprendre que le mariage, tel qu'il a été institué par l'Église, est l'union de deux âmes égales devant Dieu, et qu'en donnant sa main à un homme elle devient la moitié de lui-même et la chair de sa chair. Non, il n'est question ni du cœur, ni du devoir ; elle épouse un homme, qu'elle connaît depuis deux mois à peine, et sa famille triomphe, car elle est délivrée de l'importune pensée de posséder une vieille fille. Et pour éviter cela, on fera des mariages qui seront, au fond, une véritable vente,

c'est-à-dire une honte tout de suite, bientôt le malheur, plus tard la faute.

Comme en Angleterre les filles n'ont point de dot et qu'on en compte beaucoup plus que de garçons, elles s'attendent d'avance à ne pas se marier et n'en sont ni plus tristes ni plus malheureuses.

Les soins à donner aux plus petits de la famille, ces douces occupations attribuées aux *tantes berceuses*, l'étude, l'observation attentive des gens et des choses, et la conscience de ce qu'elles valent intellectuellement, soutiennent les Anglaises jusqu'au moment parfois très-éloigné, et pour beaucoup ne devant jamais arriver, où un honnête homme, sincère et intelligent les associe à son sort ; mais, comme elles se respectent et ne se croient pas déclassées parce que la jeunesse s'en va, elles n'acceptent l'époux qui si elles le connaissent bien et sont sûres qu'il ne les prend pas, ne les achète pas *pour faire une fin*.

Charlotte, comme Eugénie, comme Rahel, dont nous parlerons à son tour, était d'aspect assez chétif ; ses traits étaient irréguliers, son front proéminent, ses yeux petits, mais avec un regard profond et incisif.

Elle fut élevée ainsi que deux de ses sœurs dans une pension dont le régime était dur et malsain, l'uniforme grossier, les aliments insuffisants et mal apprêtés. M. Brontë resta longtemps sourd aux plaintes de sa fille aînée et ne se décida à reprendre ses enfants que lorsque l'une d'elles eut succombé. Charlotte fut alors placée chez miss W., auprès de laquelle elle vécut huit ans comme pensionnaire et comme sous-maîtresse.

Et ici M. C. Selden nous donne une excellente page sur la différence qui existe entre les pensions

laïques françaises avec les *cours* qui les complète et les pensions anglaises.

“ Dans les premières, comme dans une armée bien disciplinée, tout mouvement, toute manœuvre doit s'exécuter avec ensemble ; les loisirs eux-mêmes sont soumis au règlement. Au milieu, de son bataillon de professeurs et de sous-maîtresses, la directrice française en grande tenue ressemble à un brillant colonel qui marche fièrement à la tête de son escadron pour passer une revue.”

“ L'objet de l'éducation en Angleterre est tout à la fois plus simple et plus doux ; on croit qu'il est du devoir d'une femme comme d'un homme de développer son jugement par l'étude et que réfléchir et observer sont également indispensables aux deux sexes pour apprendre à bien vivre et à penser juste. Ainsi, on n'y rencontre aucun de ces cours où, sous prétexte d'éducation maternelle, des messieurs en habit noir se chargent d'émietter des bribes d'histoire, de géographie, voire même de philosophie, à des petites filles qui sont venues là sous prétexte d'étudier sous les yeux de leurs mères, mais en somme pour apprendre à faire salon et à s'habiller avec goût ; en un mot, pour suivre les répétitions de la comédie mondaine à laquelle plus tard elles seront condamnées.”

L'auteur pour compléter son tableau aurait dû donner une peinture exacte de nos maisons d'éducation religieuse ; mais je crois bien qu'il ne les connaît pas et ne se soucie guère de les connaître. Cela se voit aux lacunes de son livre.

La pauvre Charlotte Brontë ne fut jamais jeune : cela tenait un peu à son enfance et beaucoup à

son organisation sérieuse et investigatrice, qui s'appliquait à rechercher et à analyser le fond des choses.

Elle ne se livra pas non plus aux enfantillages de pensionnaire ; exempte du dangereux enthousiasme que l'imagination produit, elle ne s'exagéra pas les misères humaines mais en comprit toute l'étendue, et si elle fut privée d'illusions, elle ignora du moins l'amertume du désappointement.

Cependant elle souffrait ; son âme vigoureuse, son intelligence féconde, emprisonnées dans une situation médiocre, étouffaient comme dans une cage. Pour comble de malheur, elle éprouvait des terreurs religieuses ; d'affreuses visions venaient lui montrer la grâce défaillante et le salut impossible, et son cœur épouvanté trébuchait d'effroi.

Comme les âmes ardentes au bien et avides du véritable amour, elle soupirait après les délices du ciel : “ Je consentirais, s'écriait-elle, à échanger contre des cheveux blancs mes dix-huit ans, même à me voir sur le bord de la tombe, pourvu que par là, je fusse assurée de la miséricorde divine.”

Hélas ! dans les pratiques de cette religion sèche et personnelle où chacun répond de soi à soi-même, où la confiance est bannie comme une faiblesse, où chercher le secours ?

Cependant, le cercle de la misère s'étendait autour de Charlotte et de ses sœurs, et mille pensées germaient dans le cerveau de la courageuse fille : “ Je voudrais gagner de l'argent, n'importe par quels moyens, pourvu qu'ils soient honnêtes : rien ne me rebuterait, disait-elle. Je ne me soucie pourtant pas d'être cuisinière et préférerais être fille de chambre.”

Le soir, lorsque tout le monde

dormait, elle se réunissait avec ses sœurs dans le petit parloir, et là, à voix basse, s'entretenant de leurs essais littéraires, elles décidèrent d'un commun accord que Charlotte écrirait à Southey en lui envoyant un cahier de poésies. Le poète ne vit pas grand mérite à ces essais et chercha à décourager Charlotte en joignant à sa missive d'excellents conseils moraux sur le néant de la célébrité et sur les dangers de l'ambition.

Elle se décida alors à faire un voyage en Belgique afin d'y apprendre le français, mais elle fut presque aussitôt rappelée sous le toit paternel.

La vieille tante qui tenait la maison en son absence était morte, son père devenait aveugle et son frère avait des accès de folie durant lesquels il menaçait de tuer son père.

C'est parmi ces déchirements que Miss Brontë composa *Jane Eyre*, le meilleur de ses romans.

Puis elle résolut d'écrire avec ses sœurs et de faire imprimer à leurs frais un volume sous le nom d'Ellis, Acton et Currer Bell.

On se doute bien que le malheureux livre lancé sans parrain dans le monde littéraire ne devait pas réussir.

Si les commencements sont difficiles en toutes choses, ceux qu'offre la littérature sont insurmontables pour qui ne possède pas une grande énergie.

Nous connaissons assez Charlotte pour prévoir qu'elle n'était pas femme à s'user dans les langueurs d'un découragement stérile : elle se remit à écrire et composa le *Professeur*. Hélas ! ce pauvre petit livre voyagea d'éditeur en éditeur, sans pouvoir se fixer nulle part ; et telle était la naïveté de son auteur, que, dans son empressement à envoyer son

ouvrage refusé à un nouveau libraire, elle oubliait d'enlever les timbres-poste du paquet : ce qui n'encourageait aucun éditeur à accepter le rebut de ses confrères.

Ce fut à Manchester, durant les six semaines qu'elle y passa avec son père, qui venait de subir l'opération de la cataracte que Miss Brontë termina *Jane Eyre*.

MM. Elder et Smith, de Londres, acceptèrent le manuscrit sans hésiter et dès lors l'obscur jeune fille devint une célébrité que chacun voulut connaître et recevoir.

Le succès littéraire de Charlotte apporta un peu la joie dans le triste intérieur de M. Brontë, mais il fut de peu de durée.

Deux fois, en deux mois, les habitants du village d'Haworth virent les volets des fenêtres du presbytère se fermer et la cloche sonner le glas de la mort.

Le frère de Charlotte, terrassé par les excès, consumé intérieurement, mourut en un quart d'heure ; mais cet instant fut terrible : sous l'étreinte des angoisses de l'agonie, le moribond se redressa en s'écriant qu'il voulait mourir debout et que sa volonté ne s'en irait qu'avec son souffle.

Sa sœur aînée Emily sortit pour la dernière fois le jour où elle accompagna le cercueil au cimetière. Une autre sœur, la plus jeune, la bien-aimée de Charlotte, Anna, ne se soutenait qu'à force de soins et de tendresse, mais sa poitrine était attaquée et bientôt elle commença à languir. Celle-là aussi succomba.

La pauvre Charlotte se trouva seule près de son père, qui avait perdu successivement cinq de ses enfants sur six. Elle se remit à écrire, autant pour distraire sa douleur que pour tromper les longues heures du jour ; et sa personne, dès-lors, présenta deux faces bien distinctes.

L'Anglaise consciencieuse, la fille du ministre attachée à son devoir et la femme auteur, ardente et active qui défend ses convictions avec un certain entêtement. " Ses succès continuèrent, et il lui fallut supporter l'exhibition à laquelle l'enthousiasme et le mauvais goût anglais soumettent leurs favoris. Miss Brontë se vit obligée d'assister à des dîners d'apparat et à des réunions dont elle ne soupçonnait ni le luxe ni l'éclat ; mais la distinction qui la flatta le plus, fut d'être placée par Thackeray à la place d'honneur pour assister à la première des lectures du célèbre écrivain à Willi's Rooms."

Mais la solitude, qui avait été le fond et l'habitude de sa vie, la rendait impropre au monde. Miss Brontë avait trop souffert pour conserver cette sérénité d'humeur et cette liberté d'esprit qui permet de causer avec facilité et agrément, et il lui arrivait souvent de rester silencieuse au milieu des conversations qui se croisaient autour d'elle.

" J'étais alors obligée d'expliquer, dit-elle, que mon silence venait de ce que je ne pouvais plus parler."

Charlotte Brontë était arrivée à l'âge de 38 ans, et jamais son cœur n'avait éprouvé d'autre sentiment que l'amour du devoir envers les siens. Mais,—et cela nous avait un vicairé, et que pourrait faire un vicairé protestant s'il ne songeait pas à se marier. Celui-là donc aimait Charlotte, qui était, d'ailleurs, devenue un bon parti. Cependant d'un côté la crainte d'être refusé, de l'autre l'embarras pour un ecclésiastique de partager l'existence d'une femme auteur, l'empêchaient de se déclarer. A la fin pourtant, il en eut le cou-

rage. Et je me demande si ce courage ne lui fut pas rendu facile par Charlotte. Celle-ci, dans tous les cas, l'accepta sans hésiter, mais le père, trop égoïste pour permettre à sa fille de s'occuper d'un autre que de lui, se prononça contre le mariage et l'amoureux vicairé quitta Haworth.

La privation que le ministre en éprouva, privation que l'humeur de Miss Brontë dut rendre plus sensible, fut telle qu'il rappela bientôt le prétendant, et le mariage se fit.

Ce fut une triste cérémonie : pas de parents, pas d'amis, au point que la fiancée n'avait personne pour la conduire à l'autel : car son père avait refusé d'assister au mariage par crainte de trop d'émotion, fidèle jusqu'au bout à la ligne de conduite sèche et personnelle qu'il s'était tracée.

La nouvelle mariée se mit bravement à seconder son époux dans les devoirs du ministère : elle visitait les pauvres, tenait l'école le dimanche, improvisait des prières et savait par cœur tous les versets de la Bible. Elle se trouvait heureuse ; mais son bonheur fut de courte durée, les souffrances physiques et morales l'avaient épuisée et elle mourut au moment où sa vie était organisée selon ses vœux.

Écrivain célèbre, femme courageuse et forte, aspirant à la vie chrétienne, elle a donné tout ce que peut donner un cœur qui ne possède pas la vraie lumière, et M. C. Selden a raison de dire en finissant : " Charlotte Brontë valait mieux que ses héroïnes." Il y a peu d'auteurs dont on pourrait en dire autant.

GABRIEL CERNY.

(A continuer.)

# ALICE.

(Voir pages 100, 202 et 253.)

## VII

Huit jours après le départ d'Henri Mérédic, un événement longtemps inexplicable vint attrister à Winter-Hill et étonner à Hygh-léna. Fergus avait disparu une nuit de la contrée, sans donner aucune raison de sa fuite ni aucun renseignement sur ses projets. Cette circonstance préoccupa quelque temps les imaginations, puis fut à demi oubliée dans les fêtes qui eurent lieu à la fin de l'automne, pour célébrer le mariage de miss Alice Evelyn et de lord Georges Eberton. L'époque en avait été avancé de deux mois.—A cause, disait lady Mary, de l'impatience de ses deux tourtereaux.

Au commencement de décembre, on était parti pour la Bretagne, où l'on ne devait aller qu'au mois de mai.—Mais, écrivait lady Mary à ses amis, le bonheur conjugal aime le mystère, et rien de plus favorable que la solitude de Glen-naël pour une première lune.

Là enfin on avait appris, d'après un rapport de Hugues à Goédic, dans un de ses voyages au port, que le jeune Écossais était allé rejoindre le lieutenant Mérédic, et que ce dernier, sur ses instances, avait obtenu son embarquement sur la frégate *l'Almée*. Effectivement, deux lettres, l'une d'Henri, l'autre de Fergus, longtemps retar-

dées, pour avoir été expédiées en mer, étaient venues, un mois plus tard, confirmer ces détails. Puis l'hiver s'était écoulé sans aucune autre nouvelle. Et lady Mary continuait d'écrire à tout le monde que le bonheur de ses deux enfants ne se pouvait peindre, et la rajournissait.

Un jour de printemps, qu'un gai soleil brillait dans la campagne, lady Alice était assise devant un feu clair qui brûlait encore dans la cheminée du salon, bien qu'il fût deux heures de l'après-midi. William venait de la quitter pour aller, avec le docteur Hélio, à la recherche d'une plante qui manquait à l'herbier de l'infatigable Bénédicte. La jeune femme était seule, un livre ouvert sur un guéridon auprès d'elle, et les yeux machinalement fixés sur la pendule, comme si la pendule eut cessé de lui compter les heures. Elle avait penché la tête sur sa main, et cherchait à se recueillir dans la paix de sa solitude, lorsque la porte s'ouvrit et donna passage à sa belle-mère.

—Vous êtes seule? dit lady Mary en entrant, je vous croyais avec Georges.

—Georges est sorti? demanda Alice en se levant à demi.

—Georges est sorti, et c'est pourquoi je m'étonne... Est-ce que vous êtes souffrante, chère enfant?

En parlant ainsi, elle prit le livre, en examina le titre, parcourut

quelques lignes, et le rejetant sur la table avec une légère marque d'impatience :

—Ces lectures vous font mal, Alice ; ces mystiques rêveries du catholicisme sont aussi malsaines à l'âme que les puérilités des romanciers et des poètes. La vie est chose plus positive que tout cela, et c'est dans l'activité pratique, et non dans la contemplation, qu'il en faut chercher le sens, la joie et la vérité. Venez, allons rejoindre Georges ; votre mari désire que vous fassiez de l'exercice, et votre devoir est de lui obéir et de ne le point quitter.

Alice se leva doucement, sonna Maggy, se fit apporter un châle, et sortit sur les pas de sa belle-mère, avec la docilité d'un enfant timide et sans volonté.

—Vous n'avez pas encore visité les bois, reprit lady Mary. je veux vous montrer les merveilles accomplies par Georges depuis votre retour.

Et elle l'entraîna à gauche du château, de ce même côté par où Alice était partie un jour à cheval avec Henri.

Le ciel était d'un bleu tendre, la lumière douce et sereine. La terre foisonnait d'herbes nouvelles, et la nature étalait avec profusion le luxuriant aspect de la végétation printanière. Les bois étaient en pleine feuillaison, la vie et la joie y surabondaient comme la sève. On entendait dans les rameaux les chants du coucou, de gais sifflements de merles, des gémissements des tourterelles, et des gazouillements de fauvettes qui voletaient dans les buissons d'aubépines et de génévriers en fleurs. Les frais aromes des plantes fleuries se fondaient dans les senteurs plus vives de la verdure et des feuilles naissantes, et il s'exhalait comme un concert de parfums que la brise répandait

par bouffées odorantes, qui embaumaient les airs.

—Voyez, disait lady Mary en montrant à Alice l'allée fraîchement tracée qu'elles parcouraient dans le bois, voyez ce que Georges a fait avec sa prudente intelligence ! Ici'était le lit d'un torrent ; le torrent a été comblé, les arbres abattus, le terrain nivelé, et vous pouvez maintenant visiter toute cette partie du bois, sans crainte aucune d'accrocher votre robe ou de vous déchirer les pieds.

—Cela est vrai, dit Alice, qui reconnaissait parfaitement la ligne du ravin, dont elles suivaient les anciennes sinuosités.

—Mais ce n'est pas tout, continua lady Mary, tout en ramassant des branchettes qu'elle allait poser sur des piles de bois voisines, mon fils a calculé que, les ouvriers payés, il bénéficierait peut-être d'un millier de francs sur la vente de ces arbres, et le notaire Legoën conclut à peu près à la même évaluation.

—Vraiment ? fit la jeune femme avec distraction.

—De plus, Georges a renvoyé l'ancien garde. Il faut ici un homme plus actif et moins tolérant que ce vieux Goédic. On ne saurait souffrir plus longtemps les maraudes des paysans du voisinage. En même temps que c'est encourager la paresse, c'est déprécier le revenu d'une terre que vous devez améliorer de plus en plus, en vue de l'avenir de vos enfants.

Alice tressaillit comme au choc d'un éclair, mais ce tressaillement en eut à peine la durée.

Elles étaient arrivées près de cet endroit où Henri, l'année précédente, lui avait prophétisé la destinée de ces bois et la sienne. Mais la sauvage beauté de ces lieux avait été anéantie. Quelques viornes seulement et quelque chèvrefeuille, échappés au massacre,

fleurissaient encore ça et là, comme pour faire respirer le passé à la jeune femme dans le parfum pénétrant de leurs fleurs.

— Bien ! très-bien ! s'écria lady Mary en promenant autour d'elle un regard satisfait. Imaginez-vous, Alice, qu'il y avait autrefois ici un amas d'inutiles rochers couverts de mousse, et, de chaque côté, des buissons de lianes pendantes qui rendaient le passage à peu près impraticable. Voilà de quelle manière Georges a transformé cette fondrière, et admirez de là ce que peut la volonté de l'homme.

— En effet, murmura Alice, ce site a complètement changé d'aspect.

— Mais, s'il y a embellissement, reprit lady Mary, il y a aussi gain, ne vous y trompez pas. Les lianes serviront au chauffage du garde cet hiver, et celles des roches qui sont en grès pur sont déjà vendues à la municipalité du port, pour servir au pavage de la principale rue de la ville. Comprenez-vous, chère enfant ? Et, comme tout doit être leçon pour le perfectionnement de notre âme, que de gains pour l'existence à venir, et d'embellissements pour la vie présente, si l'on pouvait ainsi élaguer de son cœur toutes les idées fausses, les superstitions, les passions parasites ! Ah ! si vous pouviez ouvrir les yeux à la lumière, Alice, si vous pouviez secouer le joug !...

— La religion catholique était la religion de ma mère, répondit simplement Alice, je désire vivre et mourir dans la foi qui l'a consolée.

Elles firent quelques pas sans reprendre la conversation. La coupe du bois sur ce point laissait à découvert un large espace du ciel, et Alice suivait des yeux une hirondelle qui décrivait des courbes gracieuses sur le fond bleu du firmament.

— D'où vient-elle ? pensait la pauvre femme ; et peut-être, en venant, l'a-t-elle rencontré en mer !

— Vous pleurez ! s'écria sa belle-mère en la surprenant les larmes dans les yeux. Pourquoi ces pleurs, Alice ? qui peut vous affliger ? N'êtes-vous pas heureuse ? Georges ne vous aime-t-il pas ? A Dieu ne plaise que je suppose ici le regret impossible d'un caprice oublié. Vous m'avez noblement avoué cet enfantillage avant d'épouser mon fils, et vous avez dû reconnaître depuis ma sagesse et ma prévoyance, lorsque je combattais les illusions de vos scrupules en vous garantissant que de pareilles chimères ne sauraient être à craindre pour la jeune fille qui va cesser d'être libre, parce qu'elle ne doit aimer que son mari et n'aimera que lui seul. Mais enfin, qu'avez-vous ? Georges ne porte-t-il pas un des noms les plus respectés de l'Angleterre ? Sa position dans le monde et ses relations ne lui assurent-elles pas le succès, à quelque hauteur qu'il aspire ? Et, pour ce qui est de votre existence privée, Alice, n'avez-vous point retrouvé parmi nous une famille, et en moi une mère pour vous diriger ?

— Georges est bon pour William et pour moi, répondit Alice, et Dieu m'a donné plus que je ne mérite.

Comme elle achevait ces mots, elle poussa un cri et s'appuya en chancelant contre un arbre. Un coup de feu venait de partir du bois, et l'hirondelle, frappée de mort, était tombée sur le gazon. En même temps Georges apparut derrière un bouquet d'arbres au-dessus duquel un léger nuage de fumée tournoyait encore en se dissipant.

— Georges lui-même ! s'écria lady Mary ; vite, Alice, essayez vos yeux !

Alice obéit, tandis que Georges allait ramasser l'hirondelle encore palpitante, et l'apportait à sa femme pour lui en faire admirer le plumage.

— C'est une hirondelle de mer, dit-il ; elle n'a plus désormais à craindre la tempête.

— Non, elle ne souffre plus ! murmura Alice en cherchant à essuyer une goutte de sang qui perlait sur son doigt.

Son mari se mit à rire, et se tournant vers sa mère, et lui montrant les percées :

— Eh bien ! mylady, estimez-vous que vos ordres ont été fidèlement suivis ?

— Dites vos inspirations, Georges, répondit aussitôt lady Mary.

Et elle les quitta pour aller inspecter la besogne de quelques ouvriers, qui travaillaient à une centaine de pas plus loin. Georges, tenant son fusil d'une main, offrit à sa femme le bras qui lui restait libre, et tous deux continuèrent leur promenade vers ce manelon des bouleaux, où Henri avait fait à Alice le premier aveu de son amour.

— Ce bouquet de verdure fait obstacle dans mon plan, je le ferai supprimer, dit Georges en indiquant du doigt les bouleaux dont le vent agitant les panaches flottants devant eux.

— Oh ! non ; grâce pour ces pauvres arbres ! s'écria Alice un peu trop vivement.

— Comme vous dites cela ! reprit son mari en la regardant.

Elle se mit à examiner les jeunes cépées, qui commençaient à remplir, en certains endroits, la place des vieux arbres abattus dès l'hiver, et parut prendre à ce qu'elle regardait le plus vif intérêt tout le reste du temps.

Lors qu'ils arrivèrent au château, lady Mary était déjà rentrée et

assise dans le salon devant un métier à tapisserie. Son infatigable activité ne cessait dans ses jambes que pour passer dans ses mains, et n'était jamais suspendue dans sa tête. Tout en travaillant, elle commença à donner vingt ordres, sous forme de consultations et d'avis, à Georges et à sa femme, et continua, sans quitter la parole, de partager ses regards entre les points du canevas et les lignes d'une grosse Bible ouverte sur un petit pupitre disposé devant elle.

Il s'agissait d'un bosquet à planter au milieu d'une pelouse, qui s'étendait entre les ruines et la cour du château. Alice avait manifesté le désir qu'on y mit des arbustes nains et à fleurs odorantes ; lady Mary opinait pour une plantation de tilleuls, à cause de l'utilité des fleurs, ou un semis de pins, qui donneraient dans l'avenir des pommes résineuses pour la saison d'hiver.

— D'ailleurs, c'est à vous de décider, ajouta-t-elle en s'adressant à son fils.

— Je crois qu'Alice préférerait un parterre, hasarda Georges en se tournant vers sa femme ; elle craint que ces arbres ne cachent un jour la vue que l'on a de la tour.

— Alice ne voit que par vos yeux et ne saurait avoir d'autre avis que le vôtre, répartit lady Mary avec vivacité.

Georges opta donc pour un semis de pins, et Alice y donna son plein assentiment.

Bénédict arriva sur ces entre-faites avec William.

— Avez-vous trouvé votre plante merveilleuse, docteur ? lui cria lady Mary.

— Trouvée, dit Bénédict en se frottant légèrement les mains comme s'il eût craint de les briser l'une contre l'autre.

—Vous l'avez cherchée tout ce temps ?

—Non pas, mylady, nous sommes allés aussi à la plage.

—A la plage ! Espérez-vous y trouver quelque poisson merveilleux, comme celui de Tobie ?

Le regard du docteur s'anima d'un éclat subit, on eût dit qu'une étincelle venait de toucher le foyer caché de son intelligence, et d'en faire jaillir toute la flamme par ses yeux. Il fit un mouvement comme pour parler, puis se contint, et reprit son attitude distraite et pensive.

—En revenant par le port, nous avons pris les dépêches à la poste, dit alors William en cherchant un siège de la main ; il y a des journaux de France et d'Angleterre, mais pas de lettre de Fergus.

—Pas de lettre du jeune M. Fergus ! répéta mélancoliquement Bénédicte, en déposant sur la table le courrier qu'il avait déjà oublié dans sa poche.

—C'est incroyable, murmura Georges, qui venait de prendre une des feuilles quotidiennes et d'en briser la bande.

—Qu'y a-t-il d'incroyable en cela, Georges ? dit lady Mary avec un ton d'aigreur. Si Fergus avait jamais eu la plus simple notion du devoir, eût-il exécuté une aussi scandaleuse escapade, alors même qu'il eût eu pour complice M. Henri Mérédic !

—M. Mérédic est incapable d'avoir mal conseillé Fergus ! s'écria William.

—Précisément, interrompit Georges en s'arrêtant à un article de la feuille qu'il venait de parcourir, précisément voici des nouvelles du capitaine Mérédic !

—Capitaine ! dit lady Mary en relevant brusquement ses lunettes.

—Capitaine, mylady, reprit Georges en mettant le mot sous les

yeux d'Alice, j'ai bien lu. M. Mérédic a obtenu ce grade en récompense du succès avec lequel il a rempli sa dernière et périlleuse mission sur les côtes du Sénégal. Mais ce n'est pas tout ; il paraît que dans une affaire où toute le monde a dû payer de sa personne, Fergus lui-même s'est signalé avec un sang-froid intrépide.

Et il lut à haute voix l'article dans lequel, après avoir raconté ces faits, on annonçait que la frégate montée par M. Mérédic était en voie pour revenir en France.

—Qu'ils reviennent donc, murmura lady Mary avec un dépit mal dissimulé, nous les recevrons en héros !

—Certainement ! répondit William.

Le docteur poussa un soupir d'admiration pour les deux jeunes gens et quitta le salon sur la dernière phrase de lady Mary.

Bénédicte n'aimait pas beaucoup lady Mary. Il l'avait connue jeune et belle, en même temps que la comtesse Bernard Evelyn, et selon sa coutume d'emprunter chez les fleurs ses sujets de comparaison, il disait que la comtesse avait la suavité du lis, et que lady Eberton n'avait que la beauté du camélia. Il l'avait vue souvent, et dès sa jeunesse, heurter ses scientifiques rêveries par le rationalisme étroit de son esprit positif et calculateur, et il croyait découvrir un peu trop d'ambitions terrestres et de matérielles attaches sous ses aspirations vers le ciel et ses prédications de sectaire.

Au bout de quelques instants, et lorsque Georges eut fini de parcourir les gazettes, lady Mary se leva et invita son fils à la suivre pour aller dessiner l'emplacement du bosquet, décidé et voir si l'on n'y pourrait point mettre des fleurs en attendant l'hiver.

Dès qu'elle fut partie, Alice quitta son siège, et jetant ses bras autour du cou de William :

—Tu as été absent bien longtemps ! lui dit-elle.

William pressa sur son cœur la blonde tête de sa sœur, et avec une vive tendresse :

—Tu es donc véritablement heureuse ?

—Oui, murmura-t-elle en cachant son front dans le sein de son frère.

—Oui ! oh ! merci, reprit le pauvre jeune homme, ce mot-là me paye de toutes mes peines, vois tu ! Ma part est bien petite des joies de ce monde, mais si Dieu t'accorde ce qu'il me refuse, je ne me plaindrai pas. Si tu savais comme elle me préoccupe, cette pensée de ton bonheur !

Alice lui mit précipitamment la main sur la bouche :

—Pourquoi me parler ainsi, William ?

—Parce que je t'aime, parce que tu es ma vie, toi, tu es ma lumière. Combien je voudrais te voir ! Ton âme est si blanche, et l'on te dit si belle !

—Oh ! fit Alice avec un triste mouvement de tête.

En ce moment l'on entendit la voix de lady Mary qui rentrait au château. Elle venait de faire une découverte. L'inspection de la pelouse l'avait conduite à la visite de la tour, pour la levée du plan et l'étude de la perspective. Là, après examen réfléchi des lieux, elle s'était aperçue que l'on pourrait tirer parti de l'antique édifice en faisant restaurer la chambre du premier étage, en convertissant la partie inférieure en bûcher pour y serrer le bois et en faisant recouvrir la plate-forme supérieure pour y faire sécher en automne quelques graines oléagineuses.

C'était un complet revirement

d'idées. Lady Mary s'était jusque-là prononcée contre la conservation de ce donjon en ruines, dont elle ne comprenait pas l'utilité et qu'elle accusait de répandre trop d'ombre sur les pelouses, de nuire à la pousse des arbustes et d'engendrer de l'humidité jusque dans les appartements du château. A plusieurs reprises même elle avait exprimé l'idée de le faire démolir et d'en vendre les matériaux à quelque entrepreneur de la ville, et si ce projet n'avait point eu encore d'exécution, cela tenait à divers motifs, dont le principal était certainement l'insuffisance des offres.

Alice respira donc en entendant ces propositions nouvelles dans la bouche de sa belle-mère. Depuis longtemps un charme secret la faisait s'intéresser au sort de cette tour. Elle aimait, lorsque le soleil en éclairait la façade, à gravir le vieil escalier qui conduisait à la plateforme, et là, appuyée sur le parapet tapissé de lierre, à contempler la mer par-dessus la cime ondoyante des bois et à suivre de l'œil les voiles qui se dessinaient au loin et passaient comme de grands oiseaux dans les profondeurs de l'horizon. On pouvait saisir de ce point, lorsque le temps était calme, le murmure plaintif des flots contre les écueils du rivage, et un jour elle s'était sentie défaillir, en croyant entendre dans le lointain le bruit du canon d'un navire en détresse.

Mais depuis le printemps une affection de plus entraînait ses pas de ce côté. Une multitude de giroflées sauvages et de pariétaires avaient poussé et fleuri dans les crevasses et étaient venues embellir la demeure de nombreuses familles de passereaux qui avaient fait leurs nids dans les trous des murailles. Alice prenait un plaisir d'enfant à suivre les gentilles ma-

nœuvres de ces oiseaux, le va-et-vient des pères et la sollicitude des mères attentives à la garde des couvées. Le docteur, qui l'accompagnait quelquefois à la tour, lui avait appris l'art de s'approcher, sans les effrayer trop, de ses petits sauvages amis de la solitude, des ruines et de la liberté. Presque chaque jour elle leur apportait de la mie de pain et des graines qu'ils venaient prendre à quelques pas d'elle avec des battements d'ailes et des cris étourdissants. Un lien véritable semblait s'être établi entre eux et leur libérale visiteuse, et il lui arriva plus d'une fois de les voir voltiger à sa rencontre, comme impatientes de s'assurer qu'elle apportait sur elle les provisions promises. Ce lui était devenu une chère distraction que cette promenade, et elle s'était sentie toute triste à l'idée qu'il lui faudrait peut-être y renoncer un jour. Aussi éprouva-t-elle une vive joie en apprenant que lady Mary abandonnait son premier projet, mais si cette joie fut grande, elle devait être bientôt suivie d'un cruel serrement de cœur.

Le lendemain, qui était un premier jour de juin, car, cette date, elle ne l'oublia jamais, comme elle revenait de la falaise avec William, elle entendit plusieurs coups de feu tirés à court intervalle du côté de la tour. Elle ne fit à cela qu'une médiocre attention, connaissant les habitudes de lord Georges, mais ne put se défendre d'un certain pressentiment, lorsqu'en approchant du château elle aperçut lady Mary discutant dans l'avenue avec l'architecte du port, tandis que son mari, un fusil à la main, se promenait en causant avec Mme. Logoën à l'ombre des marronniers.

Son frère rentré, elle sortit aussitôt et courut à la tour. Là,

un spectacle qui la révolta s'offrit tout d'abord à sa vue. Sur le gazon gisaient cinq ou six passereaux, sans vie, les ailes étendues, et aux saillies des murs étaient accrochés des pailles, des plumes et des débris de nids, que le vent agitait tristement, comme pour lui annoncer de loin le carnage et la ruine qui venaient de visiter le vieil édifice d'ordinaire si tranquille. Elle monta l'escalier, et sur la plate-forme les mêmes traces de massacre et de dévastation se présentèrent également à ses yeux. Il était clair que tous les nids avaient été arrachés et mis en pièces, la pierre en était jonchée, et çà et là palpitaient encore, en poussant des cris plaintifs, comme pour lui demander pitié, ceux d'entre les petits qui avaient échappé à la mort.

Alice, à cette vue, demeura frappée d'un douloureux étonnement. Elle jugeait cette cruauté pour le moins inutile, et pour la première fois, depuis son mariage, sentait s'élever dans son âme des mouvements d'indignation et de colère. Elle n'avait pas oublié la mort de la pauvre hirondelle, et, rapprochant ces deux faits des mutilations du bois, croyait découvrir en tout cela un plan secrètement conçu de déraciner une à une ses affections et ses souvenirs, et de persécuter son cœur jusque dans sa pensée.

— Oh ! murmura-t-elle en s'appuyant tristement à la muraille, certainement lui ne l'eût jamais fait !

Elle se mit à ramasser en silence quelques-unes des victimes qui respiraient encore, et chercha, mais inutilement, à les rappeler à la vie. Au bout d'une demi-heure, ils étaient tous morts, et la jeune femme, en redescendant, n'entendit plus que les plaintes des mères,

qui voletaient obstinément autour d'elle, et semblaient par leurs cris lui redemander leurs enfants.

Dans la soirée, elle apprit de la bouche de Mme. Legoën, qui avait été témoin de cette scène, et était resté à dîner au château, que l'architecte, pour se rendre compte de l'état des murs, avait sondé les crevasses et les trous avec un bâton, avait dénoncé le refuge des passereaux, et sur l'ordre de lady Mary, saccagé les nids et mis les petits à mort. Puis, non content de cette exécution, Georges, d'après le conseil de sa mère, laquelle craignait de voir pulluler une engeance qui ravagerait les moissons, était allé chercher son fusil, et avait tiré sur les moineaux de la belle manière, pour leur ôter l'envie de revenir de longtemps à la tour.

—Et vous avez applaudi à pareil exploit ! dit le docteur qui, en ce moment, faisait la partie du notaire.

—Comment ! répliqua Mme Legoën étonné, savez-vous bien ce que peuvent manger en l'année une douzaine de passereaux !

—Allez au diable, avec vos calculs ! s'écria Bénédicte en lui jetant les cartes au nez, Dieu n'a-t-il pas fait les siens, lui aussi, et ne pouvez-vous, à son exemple, leur laisser ces ruines !

—Mais, mais... bégaya le notaire.

— Mais je vous dit que c'est une méchanceté sans profit, car le faite de ce monument ne saurait être restauré, et restera tel qu'il est, l'architecte l'a déclaré lui-même. Et je vous dis de plus que c'est une double barbarie, car ces oiseaux étaient pour lady Alice une distraction et une amitié, et vous lui avez ravi l'une et l'autre.

—Se pourrait-il ! s'écria le notaire en faisant un saut sur son

siège pour se tourner vers la jeune femme, mais si l'on avait été mieux renseigné !... Il est certain que le dommage causé par ces innocentes bêtes... Pauvres petits ! Ma parole, madame, je ne m'en consolerais pas.

Alice ne put s'empêcher de sourire à cet accès de sensibilité un peu tardive, mais lady Mary, qui avait commencé par prendre au comique, ainsi que George, l'animation du docteur, jugea qu'il était temps d'intervenir à son tour.

—Mon cher docteur, dit elle, c'est moi qui ai ordonné ce crime abominable ; je suis désolée que vous l'estimez tel, mais je ne saurais le réparer. Pour ce qui est des distractions et des amitiés qu'il vous plaît de prêter à lady Alice, je me contenterai de vous répondre par son silence même. Une femme, il vous est permis de l'ignorer, docteur, n'a rien de ce que vous dites à chercher au dehors, puisqu'elle a chez elle un mari à aimer et des devoirs à remplir.

—Eh ! mylady, reprit Bénédicte, qui arpentait le salon à petits pas, les mains derrière le dos, je ne suis pas venu à mon âge sans avoir appris ce qu'est le devoir. Mais, pour Dieu, cessons de faire de ce mot une fêrule pour en fustiger les joies les plus innocentes. La Providence, en bonne mère, a mis dans ses œuvres pour le goût de chacun de ses enfants ; elle a créé l'oiseau pour chanter, aussi bien que le bœuf pour labourer la terre, et ceux d'entre nous qui apprécient premièrement le parfum des roses, ne sont pas plus fous que ceux qui en estiment avant tout les propriétés pharmaceutiques

—Incorrigible rêveur ! répéta deux ou trois fois lady Mary, dans l'esprit de laquelle cette appellation était une des plus graves.

Mais le docteur ne répondit pas ; il s'était assis de nouveau et avait

repris ses cartes, en demandant pardon au notaire, et ce fut peut-être pour se punir lui-même de ce qu'il appelait sa violence, qu'il se laissa battre et perdit la partie.

Sa réserve mit fin à l'incident, et il n'en fut plus question du reste de la soirée.

Et les jours s'écoulaient ainsi à Glennaël, assez calme en apparence, assez monotones, et seulement altérés de temps à autre par quelque'un de ces nuages légers, que les yeux du vulgaire voient passer avec indifférence, et dans lesquels la pénétration seule de regards plus clairvoyants peut distinguer le germe des orages. Cet incident prouvait une fois de plus qu'il y avait en principe deux camps à Glennaël, dont l'un était formé par lady Mary et lord Georges, l'autre par Alice, William et le docteur. Les nuances qui les distinguaient devenaient de plus en plus vives, et les oppositions qui les séparaient plus tranchées. Dans l'un on professait la théorie de la vie dans le sens le plus positif et le plus sage peut-être, mais aussi le plus étroit, avec toute la crudité des actes et le matérialisme des instincts; dans l'autre on prétendait donner une satisfaction plus égale aux besoins de la double nature humaine, on caressait des aspirations plus délicates, et l'on aimait à mêler à la sagesse des hommes un peu de la folie des dieux.

La paix durait encore, mais la guerre couvait sourdement, et peut-être allait-elle éclater, lorsqu'eut lieu une séparation qui en retarda momentanément l'explosion.

Dans le courant du mois de juin, lady Mary annonça brusque-

ment un matin, après le déjeuner, que des affaires d'intérêt les obligeaient Georges et elle, à aller passer quelque temps en Écosse. Alice ne put dissimuler l'étonnement que lui causait ce voyage, dont il était question pour la première fois devant elle; mais un mot sec de lady Mary lui coupa la parole, et lui fit comprendre que la décision était prise et demeurerait sans appel.

Le départ était fixé pour le lendemain.

La jeune femme n'insista pas, habituée qu'elle était à s'effacer en tout depuis son mariage, et à ployer sous cette volonté absolue de sa belle-mère. Mais, restée seule avec Georges, elle le supplia de la manière la plus pressante de l'emmener avec lui. Georges fut inébranlable, et, comme elle parlait de pressentiments et de tristes pensées, il l'appela, en riant, superstitieuse et papiste, puis la quitta pour échapper à ce qu'il nommait son inquisition.

Le lendemain, la séparation eut lieu comme il avait été dit.

Lady Mary avait recommandé de mettre à profit cette absence, pour faire reprendre à William les bains de l'Océan. Ce serait une distraction, il y avait péril à vivre trop en soi-même. Forcé fut bien, comme à l'ordinaire, de goûter son avis, et, quelques jours plus tard, Alice, le docteur et son frère s'acheminaient tous trois vers les plages de l'île de Ré.

LOUIS JOUBERT.

(A Continuer.)

## LA TRICHINE.

(Voir page 239.)

La propagation de la trichine s'opère successivement d'une manière passive. Dans une première période, la période de larve, elle vit dans les muscles des animaux ; dans une seconde période, la période adulte, elle vit dans l'intestin. Comment passe-t-elle des chairs dans l'intestin et de l'intestin dans les chairs ? Avant de l'expliquer, exposons brièvement les faits qui ont permis de résoudre la question.

En 1859, deux savans illustres de l'Allemagne, MM. Luckart et Virchow, entreprirent, chacun de son côté, d'élucider la question de la propagation de ce ver. Quelques résultats intéressans, obtenus surtout par ce dernier observateur, promettaient une solution prochaine, lorsqu'un fait fortuit vint la donner inopinément. Au mois de janvier 1860, une jeune fille mourut à l'hôpital de Dresde, atteinte d'une maladie qui avait été regardée comme une fièvre typhoïde. Un savant professeur, M. Zenker, cherchant les altérations du système musculaire en rapport avec cette maladie, aperçut, non sans étonnement, dans des portions de muscle soumises au microscope, des trichines en grand nombre, libres parmi les fibres plus ou moins altérées. Dans les organes abdominaux, M. Zenker trouva encore des vers semblables aux trichines, qui cependant différaient de celles-ci par une plus grande

taille et par l'existence d'organes génitaux complètement développés. On pouvait entrevoir déjà une relation entre les uns et les autres. Les trichines des muscles n'étaient-elles point les filles de celles de l'intestin ? Mais celles-ci, d'où venaient-elles ? Des renseignements ultérieurs en firent découvrir l'origine : dans la ferme où vivait la jeune fille, un porc avait été tué quelques jours avant qu'elle devînt malade ; elle en avait mangé de la chair hachée et crue ; plusieurs personnes qui en avaient mangé de même avaient été sérieusement incommodées. La chair du porc, conservée au saloir, fut examinée ; elle était infectée de trichines identiques à celles des muscles de la jeune fille. Les savans que je viens de nommer trouvèrent dans ce fait l'occasion de nouvelles recherches qui achevèrent de faire connaître l'histoire de la trichine. Je pus moi-même, grâce à l'obligeance de M. Virchow, répéter leurs expériences à Paris, et chercher la solution de quelques questions qui n'avaient point particulièrement attiré l'attention de ces savans observateurs.

La trichine, dans les muscles, est à l'état de larve. Renfermée dans un kyste, elle ne s'y reproduit jamais et n'en peut sortir spontanément ; mais si son hôte est dévoré par un mammifère, en peu d'heures les muscles et les

kystes sont détruits par la digestion, et la larve, devenue libre, arrive dans l'intestin grêle. L'intestin est le milieu qui convient à son développement complet ; aussi, dès le troisième ou le quatrième jour, elle acquiert des organes génitaux. Elle s'accouple, et quelques jours après des œufs, puis des embryons, apparaissent dans le corps de la femelle, car elle est vivipare. Déposés dans le mucus qui revêt les parois de l'intestin, ces embryons s'enfoncent dans l'épaisseur de la membrane muqueuse et la traversent pour se porter vers les muscles.

Pour traverser les tissus, ces petits êtres ne sont point munis de crochets, de stylets ou d'une arme particulière comme d'autres vers. Leur extrême petitesse suffit ; l'épaisseur de la partie antérieure de l'embryon est de trois millièmes de millimètre, de telle sorte que trois cent trente-trois embryons juxtaposés tiendraient dans la longueur d'un millimètre. L'embryon peut ainsi sans obstacle s'insinuer et voyager entre les lames et les mailles des tissus organiques. Parvenu dans les muscles, l'embryon grandit et acquiert en quinze ou vingt jours tous les organes qui constituent la larve ; l'appareil de la génération seul ne se produit point. En même temps, une poche ou kyste s'organise autour de cette larve par une transformation de la fibre musculaire et l'enferme complètement. La trichine reste dans ce kyste à l'état de vie latente, comme la chrysalide dans son cocon, sans se reproduire et sans éprouver de nouveau changement. Elle vit ainsi recluse pendant un temps indéfini, pendant plusieurs années même (huit ans au moins d'après quelques observations), et nait par périr, s'il ne survient aucun événement qui la tire de sa prison vivante.

La migration de la larve dans l'intestin est indépendante de sa volonté, elle est purement passive ; la migration de l'embryon dans les muscles est au contraire active. L'embryon n'a point encore d'organes bien définis, et sa vie est extrêmement fugace. Il va donc chercher dans un nouveau séjour, dans les muscles, les conditions nécessaires à son développement ultérieur et des propriétés vitales nouvelles. Ingérée avec la chair qui la contient chez un reptile, chez un poisson ou chez un insecte, la larve ne trouve point les conditions de chaleur qui doivent la faire sortir de son état de *vie latente* ; elle ne se développe point et traverse tout le tube digestif sans avoir subi d'altération ou de changement. Ingérée chez un oiseau, elle sort de son inertie et se développe, mais l'embryon ne trouve point dans la fibre musculaire un *habitat* convenable. Le mammifère seul lui offre ces conditions diverses. Il arrive cependant que certaines circonstances inséparables de l'âge ou de l'espèce du mammifère ne permettent point à la trichine d'accomplir non plus chez lui le cycle complet de ses développemens. Chez le chien adulte ou vieux, la larve ingérée dans l'estomac acquiert dans l'intestin son développement complet, mais les embryons ne parviennent pas dans les muscles et périssent. Chez le très jeune chien, au contraire, l'embryon arrive dans les muscles et s'y développe comme chez l'homme ; le renard est comme le chien adulte, préservé de la trichine. On doit présumer d'après ces faits que les grands carnassiers, ceux au moins qui sont arrivés à un certain âge, ne sont point aptes à propager la trichine. Les grands carnassiers sont toutefois presque les seuls animaux qui

se nourrissent de la chair fraîche et palpitante des mammifères ; les occasions de la transmission de la trichine seraient donc bien rares, si la larve de ce ver avait la vie aussi fugace que sa mère et périssait avec son hôte : infailliblement l'espèce disparaîtrait ; mais dans le kyste, où elle acquiert l'état de larve, la trichine acquiert aussi des propriétés vitales nouvelles : ces propriétés la protègent contre les agens destructeurs qu'elle ne tarde pas à rencontrer après la mort de son hôte. Elle résiste en effet au refroidissement du cadavre et même à un froid de 16 degrés au-dessous de zéro ; elle résiste à la putréfaction des chairs qui l'enveloppent, et cela pendant un mois et plus ; elle résiste enfin à l'action de substances diverses, acides, alcalines, salées, etc., qui tuent presque instantanément la trichine adulte et beaucoup d'autres invertébrés. Grâce à ces facultés, la trichine devient la proie d'animaux qui se repaissent de chairs plus ou moins corrompues, restes du repas des grands carnassiers ou lambeaux de cadavres abandonnés sur le sol. C'est ainsi qu'elle agrandit son domaine et que le porc, le rat, la souris, le chat même, et tant d'autres petits carnassiers ou rongeurs servent à sa propagation.

Les phénomènes morbides occasionnés par la trichine sont en rapport avec le cycle qu'elle parcourt dans son développement. Sa présence dans le tube digestif et le passage des embryons à travers les parois entraînent des désordres intestinaux dont la durée, d'environ un mois, correspond à celle du séjour que fait le ver adulte dans l'intestin. L'arrivée des embryons dans les organes extérieurs détermine ensuite de violentes douleurs musculaires, de la fièvre, et les

symptômes d'une maladie grave qui, suivant sa période, pourrait être confondue avec le rhumatisme aigu ou bien avec la fièvre typhoïde. Si le malade ne succombe pas, tout rentre peu à peu dans l'ordre lorsque les trichines enkystées sont emprisonnées dans les muscles.

Les accidens causés par la trichine sont déterminés par une cause purement physique. Lorsque des milliers d'embryons, comme ceux de la filaire, creusent à travers les organes leurs longs sillons, bien que très étroits, ils dissocient et tiraillent les fibres, les irritent et produisent des phénomènes inflammatoires redoutables ; mais ces désordres sont proportionnels au nombre des trichines. Si des millions de ces vers tuent nécessairement, quelques milliers restent complètement inaperçus. Aussi, lorsque la migration est achevée, lorsque les trichines sont enkystées, l'homme qui les porte dans ses organes ne se doute nullement qu'il est la proie de milliers de vers.

Les douleurs qui signalent l'invasion des trichines, les accidens mortels qui en sont quelquefois la conséquence, l'absence d'un remède, la facilité de contracter la contagion, inspirent aux populations qui y sont exposées une crainte légitime, mais cette crainte, très justifiée en Allemagne, s'est propagée dans les pays voisins. Il convient donc de rassurer les esprits à l'égard d'un danger exagéré et pour la France véritablement imaginaire. La trichine n'est à craindre que par sa transmission des animaux à l'homme ; or l'histoire naturelle nous donne sous ce rapport les indications les plus certaines. La larve est le seul agent de la transmission de la trichine ; mais que

d'obstacles l'environnement et renferment ses moyens de propagation dans un cercle fort étroit ! Empisonnée dans un kyste, elle ne s'y reproduit pas ; elle n'en peut sortir spontanément, ni pendant la vie de son hôte, ni après sa mort ; elle périt fatalement, si elle n'est transportée à temps dans l'estomac d'un autre animal. Ni les oiseaux, ni les poissons, ni les reptiles, ni les animaux invertébrés ne peuvent la propager. Elle se développe exclusivement chez les mammifères, et de ceux-ci il faut excepter tous les grands carnassiers sans doute, et certainement tous les herbivores. Quels sont donc les animaux qui, dans l'économie de nos campagnes, peuvent infester ceux qui nous communiquent la trichine à leur tour ? Nous ne recevons ce ver que du porc, et le porc ne peut le recevoir que du chat, du rat et de la souris, car les animaux sauvages susceptibles de prendre la trichine ne sont point les familiers de la ferme, et ce n'est que par une rare exception que leur cadavre pourrait servir de pâture au porc. Quant au chat, à la souris, au rat, il serait difficile de les empêcher de prendre, quelque part de butin lorsqu'il se trouve dans une ferme de la viande de porc trichiné. Aussi n'est-il point douteux qu'ils ne servent de véhicule dans la transmission des trichines d'un porc à un autre.

Or ce mode d'infection trichinale, le seul qui puisse être ordinaire et qui puisse par conséquent devenir un danger public, n'est pas susceptible de porter au loin la contagion. La souris, le rat, le chat, n'émigrent guère, et ce n'est que dans les fermes du voisinage qu'ils peuvent transporter les parasites attachés à leurs chairs. C'est donc de proche en proche,

lentement, sourdement, que la trichine gagne du terrain, et qu'elle parvient à infecter toute une contrée. Dans un pays où la trichine n'existerait pas, cette contagion serait-elle tant à craindre ? L'envahirait-elle, comme le choléra ou la peste par des miasmes subtils et insaisissables, comme le charbon par des germes que le vent emporte et dissémine au loin, comme la filaire de Médine même, dont les larves desséchées peuvent être enlevées en tourbillons avec le sable du désert ou portées dans des contrées lointaines par le cours des grands fleuves ? Non : la trichine ne peut être transportée qu'avec son hôte, qui généralement n'est pas migrateur, ou bien avec la viande qui généralement se débite dans une localité fort restreinte. Ces considérations suffiront à faire comprendre que nous n'avons point lieu, en France, de nous effrayer de ce mal nouveau, car la trichine n'existe pas chez nous, et nous ne pouvons la recevoir comme le choléra ou la peste.

La maladie trichinaire s'est révélée tout à coup en Allemagne : pourquoi, dira-t-on, n'en serait-il pas de même en France ? La raison en est que la trichine est connue en Allemagne depuis longtemps (le kyste qui la renferme a été observé dès 1822), qu'on la trouve fréquemment dans les cadavres livrés aux études anatomiques, tandis qu'à Paris, où ces études ne sont pas moins suivies, elle n'a jamais été observée d'une manière certaine. D'un autre côté, on savait depuis longtemps en Allemagne que l'usage de la viande de porc produit quelquefois de graves désordres, dont la cause, attribuée à quelque substance toxique qui s'y serait formée, était évidemment la trichine. On ne connaissait en France rien de semblable.

A la rareté de la trichine viennent s'ajouter chez nous des habitudes culinaires qui diffèrent de celles des Allemands. La viande de porc crue n'est point d'usage dans le peuple, et la cuisson telle qu'elle se pratique habituellement, quoi qu'on en ait dit, tue la trichine. Ajoutons que cette larve périt naturellement après six semaines ou deux mois de conservation et que cette terminaison naturelle est hâtée dans la viande salée ou dans celle qui est fumée par les procédés ordinaires.

Il est possible, par des soins très simples, de faire disparaître la trichine des contrées où elle existe. Il suffirait de faire enterrer soigneusement tous les cadavres ou toutes les viandes qui peuvent communiquer ce ver au porc et aux petits animaux qui le prennent. Les éleveurs y veilleraient, s'ils étaient condamnés à restituer le prix de vente de leurs animaux malades. A Paris, par les progrès seuls de

l'hygiène, un résultat analogue a été atteint pour un autre ver. Au siècle dernier, des épidémies de vers lombriques apparaissaient très-fréquemment, compliquant et augmentant la gravité des maladies; ces épidémies étaient encore fréquentes au commencement de notre siècle, mais elles devinrent de plus en plus rares et disparurent tout à fait vers 1825 ou 1830. C'est que vers cette époque l'usage des filtres s'était introduit dans tous les ménages, et qu'un filtre empêche le transport des œufs du lombric dans nos boissons. Le résultat obtenu pour l'un de nos parasites par de simples soins hygiéniques, ne pourrait-on l'obtenir pour un parasite bien plus dangereux, lorsque les moyens de préservation sont connus, et lorsque l'intérêt public et l'intérêt particulier le demandent également ?

DR. DAVAINÉ.

FIN.

## PHYSIOLOGIE DES CHATS

La réputation des chats n'est pas très-bonne, et si je ne craignais de me brouiller avec certaines personnes de ma connaissance qui les adolârent, j'ajouterais que cette mauvaise renommée n'est pas imméritée. Je ne leur reprocherai pas précisément, comme M. Auguste Vacquerie, de manger des souris; j'imagine que c'est leur vocation, comme celle des araignées de manger des mouches, celle des petits oiseaux de manger des insectes et des vers, et celle de M. Auguste Vacquerie de manger des

beefsteaks et des ailes de poulets, sans oublier les huîtres que, semblable aux congénères de sa chatte chérie, Mlle. Grise, il avale toutes vivantes, sans éprouver le moindre remords. Les savants ont écrit à ce propos de très-doctes choses sur l'équilibre des espèces, et Joseph de Maistre, ce penseur chrétien, a placé dans son grand ouvrage des *Soirées de Saint-Petersbourg* un terrible chapitre sur ce monde où chacun vit de la mort des autres. Mais M. Vacquerie n'a eu garde de lire ces pages éloquentes.

Plus curieux que lui, et tout prêt, comme la Fontaine, à prendre un plaisir extrême au conte de *Peau d'Ane*, vous me demanderez peut être l'histoire de Mlle. Grise, la chatte bien-aimée de M. Auguste Vacquerie. Je ne refuse pas absolument de vous la raconter, puis, u'il s'agit de son espèce. En outre elle me semble un type assez agréable de la classe aristocratique de la race féline. Mlle. Grise était née cependant à la Conciergerie, où M. Auguste Vacquerie était en prison. C'était la fille d'une chatte blanche qui n'a montré ses parels emins à personne, sans doute parce qu'ils avaient été dévorés par les souris :

Dans un coin où d'abord leurs agents les cachèrent,

Les souris enfin les mangèrent :

Aussi, p. ocs nouveaux ; le peuple souri-quois

En pfit...

Mais, si la mère de Grise n'avait pas ses titres, elle avait tous les caractères qui indiquent une haute lignée. Elle descendait peut-être du célèbre Raminagrobis, chanté par la Fontaine ; mais, à coup sûr, du chat sorti de l'arche avec notre aïeul Noé. M. Vacquerie l'avait préférée à trois frères et à trois sœurs qu'elle avait, pour son amabilité, pour son poil soyeux, pour sa figure intelligente et surtout pour ses deux grands yeux, dont le regard était extraordinaire et avait vraiment quelque chose d'humain, c'est lui même qui nous le déclare. M. Vacquerie ne pouvait plus se passer de Grise (elle avait le nom de sa couleur), et j'imagine que Grise, quoique l'auteur ne le disait point, par pure modestie, ne pouvait se passer de M. Vacquerie. Quand ce dernier sortit de sa prison, il emmena sa chatte à Jersey. Je ne reprocherais pas, pour ménager l'exquise sensibilité des adorateurs et des adoratrices des chats,

les détails émouvants que donne l'auteur sur les impressions de voyage singulièrement vives que fit éprouver à Mlle. Grise, née sous la latitude de la Conciergerie, le spectacle de l'Océan gigantesque et du ciel immense. Je dirai seulement qu'elle manifestait ces impressions en sautant sur l'épaule de son compagnon de voyage et en se roulant autour de son col de manière à se cacher la tête sous le menton de l'auteur de *Profils et Grimaces*, qui dut trouver cette aimable confiance et ce touchant abandon quelque peu incommodes s'il porta ainsi sa chatte en sautoir pendant toute la traversée :

“ A Jersey, continue M. Vacquerie, Grise avait ses privilèges. Elle dînait à table, elle avait son assiette à un angle, et elle s'arrangeait de manière à ne gêner personne. Dans ma chambre elle était souveraine. Elle avait droit au meilleur fauteuil ; une très-jolie femme lui avait brodé un coussin bien moelleux et bien riche, car les chattes aiment le luxe. La nuit, pour avoir plus chaud, elle couchait sur mon lit ; l'hiver dedans : elle se glissait tout au fond, mes pieds sentaient son corps souple ; lorsqu'elle avait trop chaud, elle venait respirer au bord des draps, et j'avais un bonheur de père à trouver en me réveillant, sa petite tête à côté de la mienne.”

Et cependant cette charmante Mlle Grise, au poil si soyeux, au regard si profond, qui avait quelque chose d'humain qui touchait jusqu'aux porte-clefs de la Conciergerie, cette chatte au cœur et à la patte de velours, que l'aspect de la mer rendait mélancolique, pour laquelle les jolies femmes brodaient des coussins, devint tout à coup une bête féroce.

Cela arriva la première fois qu'elle aperçut une souris.

La Fontaine nous avait déjà raconté cette histoire en vers vraiment presque aussi jolis que la prose de M. Auguste Vacquerie :

Un homme chérissait éperdument sa chatte;

Il la trouvait mignonne, et belle, et délicate,  
Qui miaulait d'un ton fort doux ;  
Il était plus fou que les fous.

Cet homme donc, par prières, par larmes,  
Par sortilèges et par charmes,  
Fait tant, qu'il obtint du Destin  
Que sa chatte, en un beau matin,  
Deviendrait femme. Et, le matin même,  
Maître sot en fait sa moitié.  
Le voilà fon d'amour extrême,  
De fou qu'il était d'amitié...

Lorsque quelques souris, qui rongeaient de la natte,

Troublèrent le plaisir des nouveaux mariés,  
Aussitôt la femme est sur pied...

Je demande pardon à l'ami de Grise de quelques expressions incongrues du fabuliste à l'endroit de l'homme à la métamorphose ; il ne prévoyait pas à quel point M. Vacquerie aimerait sa chatte. Mais la Fontaine n'était pas homme à s'étonner que les chattes, alors même qu'elles étaient métamorphosées en femme, courussent aux souris. Il se contentait de constater la force du naturel :

Tant le naturel a de force !  
Il se moque de tout. Ce tain âge accompli,  
Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli.

Cette explication est bonne pour les philosophes du dix-septième siècle, qui acceptaient les lois de la nature telles qu'elles avaient été posées par Dieu. Les libres penseurs du dix-neuvième sont naturellement plus difficiles et plus exigeants. Quant à M. Auguste Vacquerie, il est resté inconsolable depuis qu'il a vu sa chatte croquer une souris. C'est à peine s'il a le courage de retracer cette effroyable scène : *Horresco referens*. Il se repentira toute sa vie d'avoir pratiqué dans cette circonstance le système de la non-intervention fort prôné cependant de nos jours. Il ne s'en excuse pas, il s'en accuse. "J'étais, s'écrie-t-il, dans une de ces heures mauvaises où l'on en

veut à la vie et où l'on est content de la mettre dans son tort. Je laissai faire."

Suit la description émouvante et dramatique de tout le manège auquel une chatte se livre avant de tuer la souris qui tombe sous sa griffe. Enfin vient cette phrase : "Les cris de la souris s'affaiblirent, puis cessèrent !" qui le dispute en harmonie imitative au fameux vers de Raynouard dans les *Templiers* :

Mais il n'était plus temps, les chants avaient cessé.

La souris est donc morte et M. Auguste Vacquerie, en sa qualité de libre penseur, dit très-crûment à ce sujet son fait à Dieu : "J'avais assisté à toute cette torture avec horreur, s'écrie-t-il, mais sans intervenir, désespérément joyeux d'avoir à reprocher à la nature cette agonie abominable, me disant : "Cela regarde Dieu, il a fait ces choses-là, ce n'est pas à moi à les défaire, qu'il s'en tire comme "il pourra!"

J'imagine que, le jour où Dieu rendra ses comptes à M. Vacquerie, il lui expliquera cette énigme avec beaucoup d'autres. Ce qu'il y a de sûr, c'est que depuis cette mémorable journée M. Auguste Vacquerie, enfourchant son dada, n'a jamais manqué de croiser la lance contre tous venants en faveur des souris, ces victimes innocentes persécutées et de plus croquées par des chats filous et barbares : "Depuis, s'écrie-t-il, je m'en suis souvent voulu d'avoir permis cette atrocité ; et toutes les souris que j'ai vues au pouvoir d'un chat quelconque, je les ai délivrées."

Qui donc a dit que don Quichotte était mort ? Il respire, il vit, il fleurit, il prospère, il écrit pour les libraires et pour les théâtres. Seulement, au lieu d'empêcher les ailes de moulins de tour-

ner, il veut empêcher les chats de manger les souris.

Je viens de répéter que les chats mangeaient les souris, et j'ai dit que je ne leur en faisais pas un reproche. Cela est vrai des chats en général, mais non des chats aristocrates, comme Mlle. Grise, qui tuent les souris mais ne les mangent pas. Ceci est bon pour les chats de seconde classe et surtout de troisième classe; car on retrouve partout la division établie entre les wagons de chemins de fer. La viande de souris convient à la roture et à la canaille de la race féline. Encore est-ce à peine si, avec les progrès des lumières et du goût de la vie commode, la bourgeoisie chatte se contente d'un aussi maigre festin. Pour ne pas coucher sur un coussin armorié et ne pas être le commensal d'une duchesse, d'une marquise ou d'un libre penseur, on n'en a pas moins son mérite; on se sent, comme on dit; on veut garder sa place, et le chat de condition à qui l'on sert exactement sa pâtée s'abstient comme les chats de qualité de manger les souris et se contente de les tuer. Oserai je dire que c'est par acquit de conscience? Non, car je craindrais de voir se dresser devant moi le fantôme de M. Vaquerie, le chef couvert du fameux armet de Mambrin, hissé sur Rossinante et la lance en arrêt.

Pour les misérables de la gent féline qui habitent les greniers, et auxquels on se contente de mettre de temps à autre une sébile remplie d'eau claire de peur qu'ils ne deviennent enragés, c'est autre chose. Ceux-là, à la manière des Bédouins du désert, vivent comme ils peuvent. Si ventre affamé n'a point d'oreilles, il n'a pas non plus le palais délicat. Pour le chat de la bourgeoisie toujours, pour le chat de bourgeoisie souvent, la souris

n'est qu'un trophée; pour le chat des gouttières et des soupentes, la souris est un diner.

Malgré la réflexion désobligeante pour la race féline qui ouvre cette étude physiologique, je suis loin de nier la gentillesse du chat; les jeunes chats surtout sont charmants. Rien n'égale la souplesse de leurs mouvements, la prestesse de leurs allures et la grâce coquette de leurs mines. Je n'en ferais pas précisément mes camarades de lit, comme en usait M. Auguste Vaquerie avec Grise, parce que j'apprehende un peu certains argument crochus qu'ils ont au bout des pattes. Mais je me plais, tout comme un autre, à leurs sauts, à leurs culbutes et à leurs jeux. J'ai vu souvent deux ou trois jeunes chats se promener en renflant le dos sur l'immense table de travail de M. de Chateaubriand qui leur faisait fête, et prendre leurs ébats au milieu des livres, des encriers, des notes sans rien renverser. J'ai connu un jeune chat qui, lorsque sa maîtresse était enrhumée, ne lui laissait jamais avaler une tasse de graine de lin ou de quatre-fleurs, sans y avoir trempé son bout de nez rose. J'ai eu moi même dans mon intimité une chatte qui, pendant que j'écrivais, me sautait familièrement sur l'épaule, et descendait de là sur la table, puis, lorsque je laissais ma plume oisive, la préférait adroitement dans sa patte, et j'ai toujours pensé que cette petite impertinente prétendait établir une comparaison entre son écriture et la mienne, de manière à prouver qu'une chatte honnête pouvait écrire tout aussi bien qu'un homme, surtout lorsque celui-ci écrit comme... qui vous savez.

Avec toutes ces grâces, il faut bien qu'il manque quelque chose

au chat, car remarquez qu'un des hommes qui ont le mieux connu les animaux, la Fontaine, lui donne toujours dans ses fables un assez vilain rôle.

Tantôt il le met sur la même ligne que le singe, ce qui est un médiocre compliment :

Bertrand avec Raton, l'un singe et l'autre chat,

Commensaux d'un logis, avaient un commun maître ;

D'animaux malaisants c'était un très-bon plat.

Tantôt il le fait monter au tribunal dans sa robe fourrée pour juger le différend de la Belette et de Jean Lapin, qui ont l'imprudence de croire en l'équité de Raminagrobis :

C'était un chat vivant comme un dévot ermite,

Un chat faisant la chattemite,

Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,

Arbitre expert sur tous les cas.

Jean Lapin pour juge l'agréa.

Les voilà tous deux arrivés

Devant Sa Majesté fourrée.

Grippeminaud leur dit : " Mes enfants, approchez,

Approchez, je suis sourd : les ans en sont la cause."

L'une et l'autre approcha, ne craignant nulle chose ;

Aussitôt qu'à portée il vit les contestants, Grippeminaud, le bon apôt e,

Jetant des deux côtés la griffe en même temps,

Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ici c'est le chat, qui, lié d'amitié avec un moineau élevé sous le même toit que lui, prend parti pour maître Pierrot qu'un moineau du voisinage est venu attaquer :

Entre les deux moineaux il arriva querelle, Et Raton de prendre parti.

" Cet animal, dit-il, vient sous la donner belle.

" D'insulter ici notre ami.

" Le moineau du voisin viendra manger le nôtre !

" Non, de par tous les chats !" Entrant lors en combat,

Il croque l'étranger, " Vraiment, dit notre chat,

" Les moineaux ont un goût exquis et délicat"

Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.

Ainsi, selon la Fontaine, le chat est égoïste, malaisant, il est hypocrite, il est gourmand, il est peu sûr en amitié. De plus, c'est un grand artisan de fourberie, témoin le moyen qu'il employa pour tromper l'aigle et la laie, et les obliger à ne point quitter leurs petits, qui, grâce à la fourberie de la chatte de la fable, moururent de faim avec leurs mères :

L'aigle n'ose sortir ni pourvoir aux besoins De ses petits : la laie encore moins :

Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins,

Ce doit être celui d'éviter la famine.

A demeurer chez soi l'une et l'autre s'obstine,

Pour secourir les siens dedans l'occasion,

L'oiseau royal en cas de ruine,

La laie en cas d'irruption.

La faim détruit-il tout ; il ne resta personne

De la gent marcassine et de la gent aiglonne Qui n'allât de vie à trépas.

Grand renfort pour messieurs les chats.

Vous le voyez, le terme varie, mais le fond du jugement de la Fontaine reste le même, et le chat n'a point à s'en glorifier. A tous ses vices il joint celui d'être implacable et ingrat.

Implacable, rappelez vous, si vous en doutez, la fable *le Vieux Chat et la Jeune Souris* :

Une jeune souris de peu d'expérience Crut fléchir un vieux chat, implorant sa clémence

Et payant de raisons le Raminagrobis :

" Laissez-moi vivre... Une souris

" De ma taille et de ma dépense

" Est-elle à charge en ce logis ?

" Une noix me rend toute ronde...

" A présent je suis maigre, attendez quelque temps,

" Réservez ce repas à messieurs vos enfants."

Écoutez la réponse de Ramina-grobis :

“ — E-t-ci à moi que l'on tient de semblables discours ?  
 “ Tu gagnerais autant de parler à des sourds :  
 “ Chat et vieux, pardonner ! cela n'arrive guère.”

J'ai dit en outre que le chat, dans les fables de la Fontaine, n'était pas moins ingrat qu'implacable. Lorsque le rat a si bien fait, qu'il a rompu les mailles du filet qui retenait le chat prisonnier, celui-ci lui jure une éternelle alliance : mais le rat croit peu à la parole de ce menteur et à la reconnaissance de cet ingrat :

A quelque temps de là, notre chat vit de loin  
 Le rat qui se tenait alerte et sur ses gardes.  
 Ah ! mon frère, dit-il, viens m'embrasser :  
 ton soin  
 ‘ Mo fait injure ; tu regardes  
 ‘ Comme ennemi ton allié ?  
 ‘ Penses-tu que j'aie oublié  
 ‘ Qu'après Dieu je te dois la vie ?  
 “ — Et moi, reprit le rat, penses-tu que j'oublie  
 ‘ Ton naturel ? Aucun trait :  
 “ Peut-il forcer un chat à la reconnaissance ?”

Comme je connais le culte idolâtre voué au chat sous beaucoup de toits, j'ai voulu appuyer d'autorité respectable l'opinion assez peu respectueuse que j'exprime sur le séduisant matou. Je suis obligé d'avertir sa sensible maîtresse que les proverbes, ce résumé, dit-on, de la sagesse des nations, confirment l'opinion exprimée par la Fontaine. On dit vulgairement : *Traître comme un chat*. On dit d'une femme gourmande : *C'est une chatte*. Quand un homme rusé en épie un autre dont il veut faire sa victime, on dit : *Il lequette comme le chat quette la souris*. Un homme s'acquitte-t-il d'une dette en objets de mince valeur, cela s'appelle : *Payer en chats et en rats*. Susciter une difficulté à quelqu'un s'exprime par cette phrase qui n'a pas besoin d'explication : *Jeter à quelqu'un le chat*

*dans les jambes*. Quand un maladroït va lui-même éveiller une affaire qui tournera à son détriment, on lui crie : *Il ne faut pas réveiller le chat qui dort*. On dit avec mépris d'un salon où l'on espérait trouver des gens d'importance, et où l'on n'a trouvé que le menu fretin de la société : *Il n'y avait pas un chat*. Quand, au lieu d'un son mélodieux que le chanteur demande à sa gorge, elle lui fournit un cri rauque et enroué, il dit sans aucun respect pour la race féline : *J'ai un chat dans la gorge*.

Après cela, je suis tout prêt à convenir des grâces de Mlle. Minette, Fleurette, Finette, Grisette, Blanchette, et de MM. Minet, Pierrot, Loulou, Mouton, Mistigris et Ramina-grobis, pour ne pas me brouiller avec la mère Michel et ses analogues de tous les étages, depuis la loge du concierge jusqu'au grenier. J'apprécie le chat tigré, le chat des chartreux avec sa robe d'un gris uniforme aux reflets bleuâtres, le chat d'Espagne, l'angora blanc, surtout avec ses poils longs et soyeux qui descendent jusqu'à terre. Le chat est charmant, il est élégant, il est coquet, il est mignard, il est caressant, il est folâtre, il fait patte de velours, mais ne vous fiez pas trop à sa patte. Il prodigue à sa maîtresse les plus tendres démonstrations, mais n'oubliez pas que le véritable Amphitryon est pour lui celui chez lequel on dine. C'est un homme du monde qui sait faire sa cour. Le chien aime son maître, le chat aime le logis. Si vous êtes obligé de quitter la maison, il y reste. Il a la grâce, mais la bonté lui manque. Encore un dernier mot : le chat est un commensal aimable, le chien est un ami.

## VERCINGÉTORIX.

Vers le temps où Rome, entre Marius et Sylla, se débattait dans des luttes civiles, un grand peuple, connu de Rome et du Capitole, s'agitait dans l'anarchie.

Le sang gaulois coule à flots dans les campagnes, tandis que dans les cités les partis renversent les pouvoirs. C'est le moment où la religion mystérieuse des druides a perdu de son prestige : on ne cueille plus le gui sacré. Et pourtant cette religion a été puis sante, témoins ces monuments gigantesques qu'elle a élevés en autels.

La Gaule, en désordre, semblait appeler un conquérant.

La Germanie réveille ses guerriers, vêtus de peaux de bêtes, qui couchent sur le sol nu. Ils se lèvent, secouent leurs longs cheveux, frappent leur bouclier de la lance, et Arioviste à leur tête, ils font un pas vers la Gaule.

Mais Rome n'a pas oublié ces terribles Gaulois qui, un jour, apparurent dans ses murs, une torche à la main ; elle lève les yeux sur cette terre des Gaules qui, pour elle, serait si belle ajoutée au sol romain. Elle y avait songé, quand un homme, tout jeune encore, à la figure pâle et flétrie avant l'âge par la débauche, s'élança à la tribune. Cette tête, échappée au massacre des partisans de Marius, et dont le mot profond de Sylla : "*Cet enfant est le plus dangereux de tous*" a déjà donné la mesure, renferme le génie de César.

César, de son œil d'aigle, aperçoit à l'horizon la masse sombre

des armées germaniques qui s'en vient roulant vers la Gaule. Et, se reportant vers celle-ci, il la voit troublée, désunie, désorganisée.... Le moment est venu, il en profitera. Il parle, et arrache à la république le commandement de quatre-vingt dix mille soldats qui se jetteront au devant des Germains.

Arioviste a passé le Rhin. Il a livré deux batailles aux Séquanaïses : il les a gagnées, et fier de ces deux cent mille guerriers, il s'avance victorieux. Mais César aussi a marché. Les Romains sont en face des Germains. Une entrevue est demandée au chef de ces derniers ; le barbare répond : " Tu connaîtras, Romain, ce que valent des hommes qui, depuis quatorze ans, n'ont pas couché sous un toit." La mêlée fut sanglante ; l'espace manquait aux combattants : ne pouvant se servir du javelot ce fut serrés corps à corps qu'ils se frappèrent de l'épée. Arioviste, vaincu, s'enfuit couvert de blessures. Et César qui se prépare à franchir le Rhin, apprend sa mort et la fuite des Suèves à travers leurs forêts.

Le vainqueur est au centre de la Gaule, avec ses armées. Il y est accueilli avec acclamation ; la renommée portait son nom triomphant de ville en ville. On ne voyait que le libérateur là où il aurait fallu entrevoir le maître.

Profond politique, César se crée un parti au sein même du pays, désormais sa conquête. Avec cette nature qui le distingue, il trompe et surprend les partisans

de toutes les opinions. Mais ce qu'il ne peut dissimuler aux yeux des peuples, c'est l'occupation de Vesuntio, capitale des Séquanais, c'est la présence des légions romaines au milieu même du pays des Eduens. A des réclamations pressantes, il faut enfin répondre. C'est en dictateur que le fait César : il menace de mort le chef de l'opposition, Dumnorix. Cet acte de souveraineté a dissipé toutes les illusions et appris à la Gaule ce qu'elle pouvait attendre de la protection de l'étranger.

César se dessine : il pousse quelques cohortes sur les frontières de la Belgique. Alarmés de ce mouvement, les Belges se coalisent et, à leur tour, se préparent à une invasion. Mais il les prévient, et entraînant à sa suite les quelques tribus dont il s'est rendu maître et qu'il eût été imprudent de laisser en arrière, il va sur la Belgique.

Il parcourt cette contrée sauvage avec une rapidité incroyable, s'ouvrant avec la hache un chemin à travers des forêts impénétrables, franchissant les marais sur des ponts improvisés, forçant les villes à l'aide de ses machines de guerre, étonnant, écrasant les populations par son activité et sa valeur.

Après la Belgique, c'est le nord de la Celtique qu'il ira subjuguier, pendant que Labiénus entreprend avec une poignée d'hommes la conquête de l'Aquitaine et qu'une flotte venue de la Méditerranée et dirigée par Crassus contribue à soumettre tout le littoral entre la Seine et la Loire.

César, dévoré par cette soif de conquêtes qui tourmente son génie, se tournera maintenant vers l'Île sainte, mystérieuse, sacrée aux yeux des druides. C'est le premier Romain qui osera pénétrer dans ces forêts de la Bretagne,

plus redoutées encore que celles de la Gaule. Mais loin d'aider à la conquête, cette expédition ne fait que l'entraver. Il perdait ses soldats et son temps à de sanglants combats, sans résultats, lorsqu'un soulèvement formidable éclate dans le nord. C'est le présage et comme l'avant-coureur de la grande insurrection des Arvernes.

Ambiorix, roi des Eburons, est à la tête de la révolte. Il massacre Sabinus et Crotta, avec leur légion. Les Nerviens se joignent à lui. Les Armoricaïns s'agitent, les Trévires chassent le roi qu'on leur a imposé.

César revient ; il arrive avec sept mille hommes. La vengeance sera terrible ; il va faire une promenade sanglante au milieu de tous les peuples qui ont remué. Et, quand Nerviens, Senonnais, Carnutes, Armoricaïns et Trévires se sont soumis, il revient sur les Eburons, les bat, met à prix la tête d'Ambiorix, et tente d'exterminer avec ses légions ceux qui ont osé sacrifier ses lieutenants. Ne pouvant y parvenir, à cause des bois et des marais, il les déclare hors la loi, et les livre au pillage de tout le peuple. Aussitôt, des malfaiteurs accourent en troupes de tous les coins de la Belgique : des bandes germaines passent le Rhin et viennent prendre part au butin. Et plus tard, le vainqueur apprenant qu'Ambiorix était revenu avec quelques centaines des siens, habiter au milieu des ruines de sa patrie, arrive, brûle les cabanes relevées, ravage les moissons et massacre jusqu'aux enfants. Il y allait de son honneur de ne rien laisser debout sur cette terre, vouée à la destruction.

Une telle cruauté était destinée surtout à étouffer chez les Gaulois, toute idée de révolte : César se trompa. Elle fit éclater la plus

terrible, la plus menaçante de toutes celles qu'il ait eu à réprimer. Et la conquête de la Gaule déjà décidée est remise en question.

Des assemblées secrètes se tiennent dans les bois, redevenus sacrés. Les druides y reparaissent avec les sept vierges de Sèna qui appellent la tempête. Elles enflamment le patriotisme au nom de la religion, et elles sont écoutées.

Le signal est parti de cette terre de liberté où dominaient les Arvernes. Leur jeune roi, Vercingétorix, est proclamé chef suprême de la confédération gauloise. En un jour, la Gaule entière est en armes.

Les alliés abandonnent le conquérant ; Labienus, son lieutenant dans le Nord, vivement poursuivi dans sa retraite, ne doit son salut qu'à une victoire pénible qu'il remporte à Corbeil, entre Lutèce et Melun. A Genabum, les marchands romains ont été égorgés. Le centre et le midi prennent les armes ; le Nord seul tarde encore. Vercingétorix va y aller activer le mouvement national, quand César paraît dans les montagnes de l'Arvernie et le force à songer à lui-même. C'est alors que le fils de Celtill fait un sublime appel à la Gaule insurgée, qui y répond et vient se ranger à ses côtés. Un moment, toutes les forces romaines et gauloises sont renfermées dans l'Arvernie.

Mais la fortune de César l'emporte. La discipline, le nerf des régions romaines, manque aux armées gauloises. Vercingétorix, avec tout son courage, essuie revers sur revers, est vaincu dans une affaire décisive près de Langres et se réfugie avec quelques soldats sous les murs d'Alise, chez les Sénonnais. C'est là que César l'enveloppe : sûr maintenant du

succès, il l'entoure lui et la ville d'un de ces ouvrages prodigieux, enceintes de fossés et retranchements inexpugnables, que les Romains seuls savaient construire.

En vain, deux cent cinquante mille Gaulois, séparés de leur chef, attaquent les assiégeants, en désespérés pour le délivrer ; en vain Vercingétorix se jette sur le camp ennemi avec ses quelques guerriers : César reste invincible. Les deux cent cinquante mille Gaulois se débande dans la campagne, et le lendemain de l'attaque, après des prodiges de valeur, Vercingétorix n'a plus d'autre ressource que de se livrer à la générosité du vainqueur.

Avec lui succombe l'indépendance gauloise. La Gaule Celtique n'est plus : une Gaule romaine, désormais asservie, lui a succédé.

Croyant grandir sa victoire, César veut faire servir Vercingétorix à son triomphe. Comme pour se venger de son héroïsme, il l'attache à son char... et, traînant à sa suite cette Gaule qu'il a conquise, il entre, triomphateur, à Rome. L'implacable Romain s'est souvenu de l'opiniâtre résistance de l'ancien chef des Gaules : il se souvient de dix ans de guerre. Il fait crever les yeux à son adversaire vaincu, et le jette lâchement dans les prisons du Capitole.

Peu de temps s'écoule, et Vercingétorix, abîmé par le désespoir, meurt étranglé dans sa prison, léguant à Rome l'opprobre de sa mort, comme a fait plus tard, au foyer britannique, un autre grand capitaine.

De nos jours, une statue de bronze s'est élevée à Vercingétorix.

Elle est belle, elle est grandiose l'idée qui ressuscite le héros des Gaules, debout, dans la plaine d'Alise. Il est là, pensif, rêvant

dans sa grande âme des songes immenses... La plaine s'étend à l'horizon ; le soleil plane au plus haut du ciel ; le front calme du lutteur indomptable s'illumine... La main sur son épée, les cheveux au vent, l'œil fier, il semble aspirer à pleins poumons dans sa large poitrine, comme consolations à son patriotisme échoué, les futures gloires de la France... Mais le jour s'assombrit, le crépuscule arrive, la nuit est venue : le vent du soir caresse sa grande ombre et quelque oiseau de passage viendra reposer son vol sur son casque d'airain.

Vercingétorix, dans son repos superbe, semble encore défier César. Il a reconquis ces plaines... Il s'est relevé du champ de bataille, glorieux et dominant le passé.

Console-toi, noble vaincu d'Alise ! il est, de par le monde, d'autres vaincus fameux, pour témoigner avec toi, en te tendant la main à travers les siècles, qu'il est de ces défaites qui, sacrées tout d'abord par une douloureuse admiration, n'ont plus qu'à grandir dans l'histoire.

ED. PÉCLET, fils.

## L'ENEIDVADDEU OU LA REMISE DE L'ÂME.

Pour compléter l'intéressante étude qu'on vient de lire sur Vercingétorix il n'est peut être pas hors de propos de rappeler ici une antique croyance religieuse de nos ancêtres gaulois transmise par tradition jusqu'aux bardes bretons de la Cambrie au moyen-âge. Cette croyance si noble et, d'avance, si profondément chrétienne, est la meilleure explication possible du dernier acte du grand défenseur de l'indépendance gauloise.

Quand les Romains virent le fils de Keltill, (*le grand chef des vaillants* ou *le roi des braves*, \* comme l'appelaient ses compatriotes), sortir de la ville, monté sur son cheval de bataille et revêtu de sa plus riche armure, lorsqu'ils le virent,

franchissant au galop l'intervalle qui le séparait de l'armée romaine, pénétrer jusqu'au milieu du camp, tourner en cercle autour du tribunal où siégeait César, puis, s'arrêtant en face du cruel ennemi de son pays, jeter à ses pieds, en silence, son casque, son javelot, son épée, ils ne purent sans doute se défendre d'un mouvement de surprise et même de stupeur. Ils ne pouvaient s'expliquer, ni cette apparition inattendue, ni l'action qui l'avait suivie. César, un instant étonné lui-même, éclata en accusations et en invectives contre le noble vaincu et le fit garrotter par ses licteurs. Vercingétorix devait attendre pendant six ans, dans un cachot de Rome, le jour où, après avoir servi d'ornement au triomphe du vainqueur, il serait enfin livré au supplice auquel il était venu s'offrir.

D'anciennes triades bretonnes, écho des doctrines des druides, reconnaissent trois degrés d'E-

\* Vercingétorix (qui se prononçait, suivant les règles de l'orthographe latine : Ver-kinn-gaet-o-ris) paraît formé de Ver partitive augmentative : Ver ou Vor en ancien breton), Cin et Kinguet) fort, vaillant, conservé en irlandais, et ric chef ou roi (righ rhi dans les langues néo-celtiques). Un autre gaulois Cingetorix, portait le même nom, moins le préfixe augmentatif.

*neïdvaddeu*, c'est-à-dire, de remise, ou d'abandon de l'âme.

Le premier degré est celui du coupable qui souffre la mort infligée par les lois en punition de son crime. L'expiation légale est une satisfaction suffisante pour l'offense commise et l'affranchit des châtimens qu'elle lui aurait mérités dans l'autre monde.

Le second degré est celui du coupable qui vient s'offrir de lui-même à la justice. La mort qu'il subit, non seulement efface son crime, mais lui acquiert, en outre, de grands mérites pour la vie future.

Le troisième degré est accompli par l'homme innocent qui souffre la mort "pour le bien qu'il a fait," qui offre sa vie pour les autres "dans un but de paix et de miséricorde." Son âme "s'élèvera très-haut dans le cercle de la félicité."

Quoi de plus admirable, quoi de plus vrai, quoi de plus chrétien qu'une telle doctrine? Avant la venue du Messie, les juifs grossiers et sensuels avaient seuls conservé, grâce à une perpétuelle action miraculeuse de la Providence, la notion du vrai Dieu; mais les divers peuples païens avaient tous gardé une part de vérité, un souvenir plus ou moins effacé de la révélation primitive. \* Or, on n'en saurait douter aujourd'hui, les Celtes, nos ancêtres, ont été le peuple le plus spiritualiste, on pourrait dire le seul profondément spiritualiste de l'antiquité. La foi à l'immortalité de l'âme, bien que mêlée à

de regrettables erreurs, y était plus générale, plus complète et, surtout, plus vive que chez tout autre peuple, sans en excepter les Israélites.

Aussi n'est-il pas étonnant que le christianisme se soit développé si rapidement au sein des populations celtiques, et qu'il y ait produit, dès les premiers temps, des fruits si merveilleux. On serait tenté de dire que l'intensité de la foi y est en raison directe de la pureté de la race. La Bretagne et l'Irlande en sont un exemple bien frappant; quant au pays de Galles, si malheureusement séparé de l'unité catholique, il est resté, du moins, profondément religieux et chrétien. Aucun pays protestant ne saurait lui être comparé, même de loin, sous ce rapport.

Aux yeux des soldats qui entouraient le tribunal du camp devant Alise, aux yeux de la populace qui, six ans plus tard, suivait au Capitole le char du vainqueur, quel contraste entre César et Vercingétorix! Quel contraste encore, aux yeux de la postérité, entre le Romain raffiné, l'écrivain exquis, le conquérant de génie dont le nom est devenu dans le monde, synonyme du plus haut degré de gloire et de puissance humaine, et le barbare ignorant, soldat malheureux d'une race qui ne compte guère dans l'histoire qu'une longue suite de désastres! Mais quel contraste aussi, aux yeux d'une conscience honnête que n'éblouit pas le succès et qui sait reconnaître, là où elle est, la véritable grandeur, quel contraste entre l'homme qui n'a combattu que pour la défense de son pays, qui, par une sublime abnégation a voulu mourir pour lui de la mort des criminels, et celui qui après avoir conspiré avec Catilina, après s'être fiétri l'âme et le corps par les plus

\* Cette vérité apparaît de plus en plus évidente et se confirme d'une manière de plus en plus large à mesure qu'on fait de nouveaux progrès dans la connaissance des antiquités et des traditions des peuples de toutes les parties du monde. Elle a été développée spécialement par rapport aux anciens Celtes dans un livre très-intéressant dû à un savant gallois, T. James Llallawg aujourd'hui Secrétaire général de l'Institut Cambrien: *The patriarchal religion*.

révoltantes débauches, est venu chercher, dans l'asservissement d'un peuple libre, de plus sûrs moyens d'asservir sa propre patrie ! Quel sera, aux derniers jours du monde, au pied du tribunal de l'éternelle justice, le jugement porté sur ces deux grands hommes ? L'un qui a tout sacrifié : lois, pudeur, humanité, à l'intérêt de son plaisir, de son ambition ou de son orgueil ; l'autre, qui après avoir consacré à la défense de son pays son génie et son épée, lui a été dévoué jusqu'à la fin, a sacrifié sa vie et jusqu'à sa légitime fierté de chef de clan et de soldat ! Quelques années encore, et l'auteur de tout bien, son créateur et son juge, va descendre sur la terre dans le sein de la vierge qui doit enfanter. Il va subir, lui aussi, un supplice ignominieux, et mou-

rir, lui innocent, pour tous les hommes coupables, accomplissant ainsi le modèle et le type de tous les sacrifices, le sacrifice par excellence dont l'*Eneïd* du des Druides était peut-être la lointaine espérance ou le pressentiment sublime. Quelques années encore, et les messagers de la *bonne nouvelle* vont se répandre dans les cités et les forêts celtiques, depuis la Méditerranée jusqu'aux Orcades, annonçant le règne de Dieu et promettant la *paix aux hommes de bonne volonté*. Pour préparer leurs auditeurs païens à croire le grand mystère qui venait de s'accomplir, ces apôtres pouvaient ils choisir un texte plus admirablement approprié que la triade de l'*Eneïd* ?

CHARLES DE GAULLE.

—Correspondance des Familles.

## DE LA DOULEUR CHEZ L'HOMME

ET CHEZ LES ANIMAUX.

(Voir pages 175 et 259)

### III

La question de la mort se rattache intimement à celle des lésions et des souffrances dont la mort est souvent le résultat définitif. Cette fin nécessaire constitue, pour la plupart des hommes, la principale terreur des incidents qui la produisent. Mais le fait que tout ce qui vit est né pour mourir n'ôte rien aux merveilles de l'existence. C'est à l'aide du travail d'une reproduction incessante et universelle que se renouvelle et se perpétue la

création. Ce système miraculeux embrasse le monde entier, depuis l'homme, qui en est le roi, jusqu'à la plus humble touffe de mousse qui croît sur une vieille muraille. Les germes des objets animés sont produits en telle profusion, puis abandonnés à la destruction, sans avoir l'occasion, en raison de leur surabondance même, de développer les tissus dont chacun contient les rudiments, qu'on pourrait croire qu'il y a là une prodigalité excessive, si l'excès de prodigalité était possible là où la puissance de pro-

duction est infinie. Sans la mort, il aurait fallu restreindre la propagation des êtres dans des limites beaucoup plus étroites qu'elle ne l'est aujourd'hui. Notre globe aurait été occupé par la même génération d'hommes et d'animaux, et des myriades de myriades de créatures, en y comprenant nous-mêmes, n'auraient jamais goûté les douceurs de l'existence. On peut donc dire, en ce sens, que la mort est la source de la vie. C'est la mortalité générale qui assure le bien général, et chaque créature contribue par sa vie et par sa mort aux avantages dont jouit le reste. Nous en citerons quelques exemples pris au hasard.

Il existe une classe d'animalcules qu'on appelle *infusoires*, parce qu'on peut les obtenir en faisant infuser dans de l'eau une substance végétale ou animale quelconque. Ce sont les plus petits, et, en apparence, les plus insignifiants des êtres créés. La plupart sont tellement minimes, qu'une seule goutte d'eau peut en contenir cinq cents millions, c'est-à-dire un nombre égale à celui de la totalité de l'espèce humaine existant aujourd'hui à la surface du globe. Cependant, telles sont les variétés de dimensions qu'ils présentent, que la différence du plus petit au plus gros de ces animalcules est plus considérable que celle d'une souris à un éléphant, encore bien que l'éléphant de cette race microscopique soit complètement invisible à l'œil nu. De tous les êtres organisés, ce sont sans contredit les plus nombreux et les plus universellement répandus: ils sont acclimatés à toutes les températures, et s'étendent, dans les latitudes septentrionales, au delà des limites du règne végétal.

“ Quand on considère, dit le professeur Owen, leur nombre in-

crovable, leur distribution par tout l'univers, leur insatiable voracité, qu'ils exercent sur les corps en dissolution, on doit en conclure que nous leurs sommes redevables, jusqu'à un certain point, de la salubrité de notre atmosphère. Ce n'est pas tout: ils remplissent une fonction plus importante encore, en empêchant la diminution progressive de la quantité de matière organisée qui existe actuellement sur la terre. En effet, lorsque cette matière est dissoute ou en suspens dans l'eau, dans cet état de comminution et de dépérissement qui précède immédiatement sa décomposition finale en gaz élémentaires, et conséquemment son retour du monde organique au monde inorganique, ces membres vigilants de la police invisible de la nature sont partout prêts à arrêter les molécules fugitives et à les ramener dans le courant ascendant de la vie animale. Ayant digéré et assimilé à leurs propres tissus vivants ces molécules de matière morte ou en décomposition, ils deviennent eux-mêmes la proie d'autres infusoires de plus grandes dimensions, comme, par exemple, les *rotifères*, et d'une multitude d'autres petits animaux, qui sont à leur tour dévorés par de plus gros animaux comme les poissons. C'est ainsi que des aliments, propres à la nourriture des êtres organisés de l'ordre le plus élevé, sont ramassés, par un procédé fort simple, des extrémités du domaine de la nature organique.”

Ce n'est pas encore tout. Diverses espèces de ces animalcules infiniment moindres que des points imperceptibles sont protégés par des coquilles, dont les débris forment, à la surface du globe, de vastes couches qui ont quelquefois près de trente pieds d'épaisseur, sur un mille ou deux de longueur.

“ Ces organismes microscopiques, dit Ehrenberg, sont bien inférieurs en puissance individuelle aux lions et aux éléphants, mais ils sont, par leurs influences réunies, bien plus importants que tous ces animaux.” Le professeur Leslie a calculé que si la population entière du globe était de huit cent millions, ce qui est bien au delà de la vérité, et que la moitié de ce nombre fût en état de travailler, la force qu’emploie la nature pour la formation des nuages serait encore deux cent mille fois supérieure aux efforts réunis de toute l’espèce humaine. Cependant l’évaporation qui sature l’air d’humidité et qui représente cette force prodigieuse s’opère sans bruit et sans désordre, on pourrait ajouter sans être remarqué par la plus grande partie du genre humain. Les opérations gigantesques des infusoires sont encore plus tranquilles et plus secrètes. L’existence même de ces créatures était inconnue avant que Leeuwenhoeck en eût découvert une en 1675, et ce n’est que par le microscope que nous savons qu’elle existent en effet. Telle est la puissance des causes latentes qui sont à l’œuvre dans la nature, telle est l’immensité des résultats obtenus dans un silence apparent et, autant que nous pouvons en juger sans le secours des instruments, dans une obscurité aussi profonde que celle de la nuit ! Vivant des produits de la mort, les infusoires sont eux-mêmes destinés à périr pour nourrir des créatures supérieures : c’est la mort qui continue ainsi à soutenir la vie dans toute l’échelle graduée de l’existence, jusqu’à ce que, le cercle étant accompli, les mêmes éléments reviennent nourrir les animalcules dont il proviennent originairement.

On supposait autrefois que les insectes qui naissent dans la viande corrompue étaient le produit de la

corruption elle-même. Redi couvrit de papier ou de fine mousseline des vases contenant des matières en putréfaction : les mouches à viande ne purent y pénétrer et rien ne s’y produisit. Ces mêmes vases ayant été découverts, il observa quels étaient les insectes qui venaient y prendre leur nourriture et y déposer leurs œufs, et il reconnut que les seules créatures engendrées étaient d’espèce identique à celles qui les avaient fréquentées. C’est ainsi qu’il prouva que les larves n’étaient pas plus le produit d’une génération spontanée que les éléphants et les baleines, comme Malpighi, en protégeant la terre contre les dépôts des graines imperceptibles qui sont répandues par les vents, démontra qu’il ne pousse aucune plante qui n’ait été semée. Quelques espèces de mouches à viande déposent leurs petits tout célos ; d’autres couvrent de millions d’œufs les matières animales dont elles se nourrissent : dans l’un et l’autre cas leur progéniture mange avec une voracité sans exemple. Linné affirme, et le professeur Owen déclare qu’il n’y a pas d’exagération, que trois mouches à viande dévoreraient la carcasse d’un cheval aussi promptement que pourrait le faire un lion. Les œufs des mouches à viande sont transformés en larves en une couple de jours : en cinq jours de plus, ces larves ont atteint leur croissance, et passent rapidement à l’état de chrysalides. Si elles étaient restées sous leur forme primitive, la nourriture leur aurait manqué et elles seraient mortes d’inanition. Mais elles ont une autre fonction à remplir dans la nature : aussi leur existence à l’état de chrysalides est-elle courte, et, au bout d’une semaine ou deux, elles sortent de leur enveloppe à l’état de mouches parfaites. M.

Rowell a calculé qu'un seul individu produirait assez de mouches pour, au bout de six générations, couvrir la surface du monde sur une épaisseur d'environ un mille et un quart. Si néanmoins ces mouches n'essaient pas, c'est qu'elles sont destinées à devenir la pâture d'innombrables oiseaux et reptiles : vivant de la mort, elles ne tardent pas à passer dans l'estomac de quelque autre créature, forcée à son tour de les manger sous peine de mourir de faim\*.

Le règne végétal nourrit une infinité de créatures qui échappent à notre observation ordinaire. On a calculé que deux cents espèces de chenilles vivaient sur le chêne, et le chardon, que peu d'animaux veulent toucher, nourrit cinquante espèces différentes d'insectes, sans l'intervention desquels toutes les plantes du voisinage seraient bientôt anéanties. Mais cette action répressive est elle même contenue dans de justes limites par l'intervention d'autres agents, et partout se retrouve le même système : c'est la destruction de quelque population surabondante qui fait vivre quelque autre classe d'êtres. Les chenilles qui proviennent des œufs du papillon blanc commun, et qu'on rencontre en abondance sur les choux, ont pour ennemie l'ichneumon, qui, armé d'une longue tarière, perce l'enveloppe de leurs larves, dans laquelle il introduit ses propres œufs, qui, après leur éclosion, vivent aux dépens de l'insecte chez lequel ils ont été déposés, et, au lieu d'un papillon, c'est un essaim de petits ichneumons qu'on voit sortir du cocon. C'est

donc à l'ichneumon que nous sommes, selon toute apparence, redevables de l'avantage, quel qu'il soit, de pouvoir faire usage de ce légume ; car, sur trente-cinq chrysalides de papillons blancs que Réaumur plaça sous un verre, vingt-cinq étaient habitées par les larves de l'ichneumon.

Le ver blanc, ou larve du hanneton, commet de grands ravages dans l'herbe et le blé, dont il rongé les racines. C'est ainsi que des prairies entières sont quelquefois dénudées. Le freux dévore ces destructeurs par milliers, et se nourrit ainsi, en protégeant le blé, qui est la base de l'alimentation de l'homme. Ce sont les vers blancs qui l'attirent principalement à la suite de la charuée, et lorsqu'il arrache un brin d'herbe ou de blé, c'est presque toujours pour quelque espèce de ver attaché à la racine. Que l'on examine les plantes ainsi arrachées, et l'on trouvera qu'elles sont mortes ou mourantes, et qu'en détruisant la cause du mal, le freux sauve le reste du champ. Les fermiers, qui ne prennent guère la peine d'observer et qui voient rarement au delà de la surface, prennent souvent l'agent de police pour le voleur. Heureusement leur puissance n'égale pas leur bon vouloir, sans quoi ils extermineraient leur bienfaiteur et laisseraient l'ennemi dévorer tranquillement leurs moissons. Toutes les fois que des tentatives de ce genre ont été couronnées de succès, les désastreuses conséquences n'ont pas tardé à s'en faire sentir. Lorsque les habitants de la Virginie furent parvenus, à grand frais, à extirper de leurs pays la petite cornille, ils auraient volontiers donné le double pour la ramener. De pareilles atteintes portées à l'économie de la nature ne servent qu'à démontrer sa sagesse, en nous faisant voir

\* *The beneficent distribution of the sense of pain*, by G. A. Rowell 2e édit. La plupart des faits et des arguments du présent article se retrouvent dans le mémoire de M. J. Rowell, dont la 2e édition sert de texte à une dissertation intéressante sur la vivisection dans *Westminster Review* (livraison de janvier 1866) N. R.

qu'il est tour à tour avantageux que certains animaux mangent et qu'il soient mangés. Une volée de freux rend des services que ne pourraient rendre tous les cultivateurs du sol réunis, et si les pauvres oiseaux font parfois du dégât, ils le rachètent bien. Il n'y a pas jusqu'aux guêpes, qui ont peu d'amis, sur tout parce qu'elles sont armées d'un aiguillon dont elles font rarement usage lorsqu'elles ne sont pas provoquées (en quoi elles diffèrent de l'homme), qui ne contribuent à maintenir dans de justes limites certaines tribus, particulièrement, de chenilles et d'insectes. Dans certaines parties des Etats-Unis, les fermiers sont tellement convaincus de l'utilité des guêpes pour détruire les mouches que, dans la pièce qu'ils habitent, ils suspendent un nid à guêpes-frelons, dont les occupants dévorent les mouches sans incommoder aucunement la famille. Les guêpes, il est vrai, attaquent le fruit; mais on y remédie en suspendant aux arbres des bouteilles à moitié pleine d'un mélange de bière et de sucre. Les guêpes, attirés par ce mélange, descendent dans les bouteilles, et n'en sortent plus. Les coupables seules sont punies, et le reste peut continuer à remplir le rôle que la nature leur a assigné.

Cette bonne nature paraît avoir pris un soin particulier de maintenir en vigueur l'élément carnivore partout où il y a accumulation de vie animale. Si l'on exclut avec soin le brochet d'un étang, il y reparaît au bout d'un certain temps, comme s'il avait flairé sa proie et qu'il se fût frayé un chemin jusqu'à elle par-dessus la terre ou à travers l'air. Ses œufs y ont été transportés sur les pattes et les plumes des oiseaux aquatiques, ou bien ont été avalés par ces derniers et ont traversé leurs corps sans

être digérés. L'équilibre se maintient ainsi, malgré le propriétaire jaloux de conserver son poisson, et la seule consolation qu'il ait de l'inutilité de ses efforts pour priver le brochet de sa part du festin, c'est la pensée que cet instrus fera lui-même un meilleur plat que tout le fretin qu'il absorbe. Franklin, qui, à seize ans, avait adopté l'idée qu'il était mal de ne rien manger qui eût eu vie, fut ramené, deux ans plus tard, aux habitudes carnivores en voyant de petits poissons enlevés de l'estomac d'une morue. "Si vous vous mangez les uns les autres, pensai-je, je ne vois pas, nous dit le philosophe, pourquoi nous ne vous mangerions pas. Je mangeai donc de la morue avec bon appétit, et j'ai continué d'en manger depuis, comme tout le monde."

La cruauté envers les animaux est un des vices les plus odieux et en même temps un des plus communs. Montaigne a remarqué que c'est ordinairement dans les mauvais traitements envers les animaux que ceux qui se plaisent à faire souffrir leurs semblables ont puisé leurs premières leçons de barbarie: quand les Romains eurent été accoutumés au spectacle de tueries de bêtes dans les amphithéâtres, ils ne tardèrent pas à prendre plaisir à voir des gladiateurs s'entr'égorger: c'est la progression naturelle. On rapporte de Henri IV de France qu'il fouetta deux fois de sa propre main son fils, qui fut plus tard Louis XIII,—la première fois, pour avoir conçu une telle antipathie contre un gentilhomme de la cour, que ses lâches flatteurs ne purent l'apaiser qu'en feignant de tuer d'un coup de pistolet (sans balle) l'objet de son aversion; la seconde fois, pour avoir écrasé la tête d'un moineau. Quoique ce châtement mérité fût

léger relativement au mal qu'il avait fait, la reine sa mère crut devoir faire quelques représentations sur l'application de cette discipline à un futur roi de France. "Dieu veuille me laisser vivre, madame, répondit Henri; car, lorsque je n'y serai plus, votre fils maltraitera sa mère." On sait que cette prédiction fut vérifiée à la lettre. Un seul exemple suffira d'ailleurs pour prouver que le jeune prince n'avait pas été assez fouetté par son père s'il était vrai que, lors du siège de Montauban, un grand nombre de blessés protestants furent déposés dans les fossés à sec du château où le roi avait établi ses quartiers. Dévorés par les mouches, en proie aux tortures de la soif et aux souffrances causées par leurs blessures, ils périssaient misérablement; "et Louis XIII, dit un chroniqueur, au lieu de les faire secourir, épiait curieusement leur agonie et trouvait plaisant de contrefaire leurs contorsions, amusement partagé par le comte de la Rocheguyon." Aussi, celui-ci étant à son lit de mort, Louis XIII envoya savoir de ses nouvelles: "Il n'aura pas longtemps à attendre, répondit le courtisan mourant, avant que mon agonie ne commence. Je l'ai souvent aidé à contrefaire les autres: c'est maintenant mon tour." L'enfant qui s'amuse à tourmenter des chiens et des chats dans les *Quatre phases de la cruauté* d'Hogarth, termine sa carrière par un meurtre; et on peut tenir pour constant que celui qui peut, de gaieté de cœur, traiter brutalement un mouton, ne ménagerait guère le berger, s'il pouvait donner carrière à ses mauvais instincts.

Il faut être grossièrement égoïste pour se figurer que tout ce qui existe a été créé uniquement pour le service de la race humaine,

qui a le droit d'en user et d'en abuser selon son bon plaisir. Lorsque M. Darwin parcourait à cheval les *pampas*, un respectable guacho l'exhortait à donner de l'éperon à sa monture harrassée. M. Darwin ne voulut pas suivre ce conseil et représenta que l'animal était à bout de ses forces. "Qu'importe? répliqua le guacho; ce cheval est à moi!" M. Darwin eut quelque peine à lui faire comprendre que c'était par humanité qu'il agissait ainsi, et non pas par crainte de diminuer la valeur de sa propriété. "Ahl don Carlos, s'écria le guacho, quelle idée!" Nous avons en Europe des centaines et des milliers de charretiers et de conducteurs de chevaux qui pensent comme ce guacho et, malgré la société protectrice des animaux, qui mettent ses principes en pratique.

Cette tendance à la cruauté, même sans aucune espèce de motif ou de prétexte, est beaucoup plus commune que l'on ne croit. Pour une infinité de gens, rien n'est en sûreté de ce qui est assez petit pour pouvoir être détruit et de ce qui se trouve à portée de leurs pieds ou de leurs mains. Voir une chose vivante et chercher à la tuer sont pour eux deux actes inséparables. Dans l'archipel des îles Galapagos de l'océan Pacifique, les oiseaux sont tellement apprivoisés qu'on peut les frapper avec un bâton. M. Darwin nous apprend, dans son charmant *Voyage d'un naturaliste*, que les marins qui abordent à ces îles, et qui parcourent les bois pour chercher des tortues, trouvent un odieux plaisir à reconnaître la confidence d'une race qui ignore encore la sauvagerie de l'homme, en abattant ces malheureux oiseaux à coups de bâton sur la tête et les laissant pourrir. Peut-on supposer que la Providence, qui n'a rien fait sans objet, ait animé

du souffle de la vie des créatures douées comme nous d'une organisation merveilleuse, uniquement pour nous procurer le divertissement de leur écraser la cervelle à coups de bâton? Nous croyons que l'homme est le seul, à l'exception des animaux qu'il dresse à agir comme lui, qui tue uniquement pour tuer, sans y être poussé par le besoin de la faim ou par les nécessités de sa défense personnelle. Il y aurait beaucoup de choses à dire sur cette question. Nous pourrions parler des combats d'animaux, encore tolérés dans certains pays civilisés, de la chasse même, en beaucoup de cas, comme de divertissements odieux et révoltants; mais ce sujet nous entraînerait trop loin, et nous préférons nous arrêter ici pour le moment.

*P. S.* Puisque nous avons cité, dans quelques notes de cet article, la belle étude de P. Gratiolet sur la physionomie et les mouvements d'expression, nous devons à la mémoire de sir Charles Bell de relever une critique du physiologiste français qui nous semblerait avoir ignoré que le physiologiste anglais avait composé un ouvrage sur le même sujet. En effet, si P. Gratiolet avait lu l'*Anatomie de l'expression*, il n'eût pas dit que, selon sir Charles Bell, tous les mouvements de l'expression faciale dépendant des nerfs qui concourent aux actions respiratoires, le principe qui détermine les mouvements respiratoires est le *principe même de la physionomie*. Comment sir Charles Bell aurait-il pu émettre cette proposition dans le sens exclusif que lui attribue Pierre Gratiolet, c'est-à-dire pour faire de la face le seul organe expressif des passions? Comment aurait-il oublié le rôle de la main, lui qui a publié un volume entier sur la

main,—organe capable de suppléer seul à la parole et ayant sa physionomie spéciale? "Il faut pardonner à l'auteur d'une grande découverte," dit P. Gratiolet, "si, justement pénétré de l'importance de ses travaux, il se fait quelque illusion sur l'étendue réelle de ses conséquences." P. Gratiolet, en parlant ainsi, ignorait-il que ce fut en recherchant les causes des mouvements dans la physionomie et dans la charpente du corps, sous l'influence de la passion et de l'émotion, que sir Charles Bell fit sa découverte sur l'origine, le parcours et les fonctions des nerfs?—Ses études sur l'*Anatomie de l'expression* avaient précédé les expériences du physiologiste sur le système nerveux. Si P. Gratiolet ne pouvait lire l'*Anatomie de l'expression*, qui n'a pas été traduite, un coup d'œil sur les planches eût suffi pour lui révéler que si sir Charles Bell considérait naturellement la face comme l'organe le plus *expressif* chez l'homme, il attribuait aussi une *physionomie* à tous les membres du corps, à la main, aux épaules, aux pieds, etc. Un extrait du sommaire des dix *Essais* dont se compose le volume suffira pour prouver que nous n'avons pas tort de regretter que P. Gratiolet l'ait ignoré ou négligé:—1° Théorie de la beauté dans la physionomie, de la forme et des proportions de la tête et de la face; 2° les formes caractéristiques des animaux et les organes caractéristiques de l'homme; 3° des sources de l'expression qu'on ne peut expliquer par une influence directe de l'âme sur les traits du visage; 4° des muscles du visage et de l'expression du front, du sourcil, de l'œil, des narines, des lèvres, des joues, des moustaches et de la barbe; 5° l'expression des passions chez l'homme et chez les animaux; 6° le rire,

les pleurs, le chagrin, etc.; 7° la douleur, démoniaques, convulsionnaires, crainte, terreur, désespoir, admiration, joie, jalousie, rage, remords, démence, mort, etc.; 8° de l'expression relativement au corps; 9° l'étude de l'anatomie nécessaire au dessinateur; du génie de Michel-Ange; 10° de l'utilité de l'anatomie pour les peintres, etc.

En supposant, ce qui n'est pas, que sir Charles Bell, dans ses sept premiers *Essais*, eût fait de l'appareil de la respiration l'unique instrument par lequel se manifestent les émotions, le début de l'essai VIII démontre que l'illustre physiologiste ne saurait être accusé d'avoir conclu que le principe qui détermine les mouvements respiratoires était le principe unique de la physionomie, et que la face humaine était le seul organe expressif des passions. "Ayant retracé, dit-il, la connexité qui existe entre l'excitation de la poitrine, ou du tronc du corps, et l'expression de la face, nous pouvons un moment fixer notre attention sur l'accord entre la respiration ou l'expression du corps, et la

position des membres." Et sir Charles part de là pour analyser les rapports connexes qui établissent l'accord de toutes les parties du corps chez les animaux et l'homme. Pour mieux faire ressortir ce concert d'expressions, ayant déjà, durant l'essai VII, analysé les convulsions du *Démoniaque* de Raphaël et celles du *Démoniaque* de Sasso-Ferrato, par le dominiquin, il analyse la fureur du tigre, les tortures de Laocoon, l'agonie du gladiateur mourant, etc. Ces figures sont assez connues pour qu'une simple mention rappelle combien l'expression de tous les muscles du corps est d'accord avec celle des muscles de la face.— Nous voudrions avoir le temps de traduire un jour l'*Anatomie de l'expression*, que nous avons seulement analysée dans notre modeste volume sur la vie et les travaux de sir Charles Bell.

A. P.

\* Ille simul manibus tendit divellere nodos,  
etc.

VIRG. *Æneidos*.

Fin.

—Revue Britannique.

## BULLETIN DE LA MODE.

On prétend que la crinoline tombe et que les toilettes du premier empire reprennent faveur. Les robes s'applatissent sur les hanches et les jupes décrivent la traîne.

Que faire de cette queue dans les rues boueuses de Paris, sinon la soutenir sous son bras, la rattacher comme la traîne d'une soutane (les extrêmes se touchent); ou la faire porter derrière soi par un groom ?

Les modes du premier empire avaient cet avantage sur les nôtres qu'elles étaient beaucoup plus simples; mais elles avaient d'autres défauts: elles étaient trop collantes, trop décolletées. N'exagérons rien; ne tombons pas d'un extrême dans un autre. Prenons de ces modes ce qu'elles avaient de bon; évitons leurs inconvénients.

A propos de cette première époque impériale, voici une anec-

dote qui prouve qu'on n'y manquait pas de goût :

Napoléon, qui poussait parfois à la dépense les femmes de certains de ses maréchaux un peu trop avarés et leur reprochait, par exemple, de porter deux fois la même robe aux bals des Tuileries, faisait à l'impératrice Joséphine les recommandations contraires. La veuve de M. de Beauharnais avait gardé du Directoire le goût de la toilette et de la dépense.

Un soir, au bal de la Cour, Joséphine se montra avec une superbe robe garnie d'hortensias, la fleur alors à la mode, chaque hortensia contenant un gros diamant.

— Votre toilette est superbe, ma chère, lui dit Napoléon, mais elle pourrait être plus simple.

Joséphine s'inclina.

Et, au bal suivant, elle fit son entrée avec une simple robe blanche garnie de fougères. Fougères sur la jupe, fougères dans les cheveux. Une toilette exquise.

Napoléon sourit et la félicita.

— A la bonne heure, dit-il, et notez que vous n'en êtes que plus charmante.

Le temps passa. Sonna l'heure du divorce, vint le mariage avec Marie-Louise, puis la chute de l'Empire, et l'Île d'Elbe. Napoléon en était là, à cette première station de Sainte-Hélène, lorsqu'on lui présenta de la part d'un ancien fournisseur de l'impératrice Joséphine, une note qui n'avait pas été payée.

Une note de quinze mille francs !

C'était le prix de la fameuse robe blanche garnie de fougères. Les fougères étaient en argent.

Comment Napoléon Ier aurait-il apprécié les toilettes surchargées dont on s'affuble aujourd'hui ?

Il faut renoncer à faire un journal de modes, il n'y a plus de

mode ; chacun s'habille suivant son caprice ; les choses les plus ridicules sont acceptées.

L'autre jour j'étais en omnibus, et une dame en robe de soie frippée, portait un Benoiton en perles.

Savez-vous ce que c'est qu'un Benoiton ? C'est ou trois chaînes de métal doré, ou trois rangs de perles rattachant le chapeau et passant sur les brides. L'actrice qui a inventé cette coiffure voulait et faisait en effet une chose ridicule, cela a été imité.

Concevez-vous trois rangs de verroteries, imitant les perles, avec une vieille robe et en omnibus ! Il faut le voir pour y croire.

Cette pièce qui a fourni tant de modes ridicules, est faite contre le luxe et les excéntricités, qui font ressembler les femmes à des mannequins, sur lesquels on essaie les fantaisies d'une couturière en délire.

Cependant les bons esprits ont été frappés du mal contre lequel elle proteste, et il s'est formé la ligue de la sainte mousseline. Ce sont des dames et des demoiselles qui renoncent aux toilettes ruineuses des bals et des soirées, et qui s'engagent à n'y paraître qu'en robes de mousseline.

Les jeunes filles de bon goût feront bien de les imiter. L'extravagance de la toilette indique un esprit mal réglé.

Ainsi en fait de mode ne portez point de Benoiton. Attendez pour acheter vos chapeaux qu'on ait des chapeaux. Car cette petite passe qu'on pose sur le sommet de la tête, est quelque chose de fort laid, et qui ne peut durer.

Rappelez vous qu'un homme de bon sens, n'estimera jamais une femme frivole courant après toutes les nouveautés. Que feriez-vous de l'estime des gens sans raison ?

Comtesse de BONALOIR.

# L E T T R E

## S U R

# L A Q U E S T I O N A L L E M A N D E

(Voir pages 231.)

L'Autriche, toute meurtrie encore par la guerre d'Italie, avec ses finances épuisées, chercha laborieusement à raffermir les bases ébranlées de l'empire. Sa politique oscilla tour à tour entre le système dualiste, favorable à la Hongrie et essayé par la Constitution du 20 octobre 1860, et le système centraliste de la patente de février 1861, plus penché vers la politique allemande ; elle échoua des deux côtés. En 1863, elle fut à la veille de réussir, quand elle réunit le Congrès des princes à Francfort, proposa un projet de réforme fédérale et souleva l'enthousiasme allemand le long du Danube et du Rhin. L'opposition de la Prusse, l'hostilité de la France et l'état incertain de la Hongrie empêchèrent ce succès que l'Autriche croyait tenir. Depuis lors, elle a compris qu'il fallait, avant de reprendre à Francfort une politique offensive, se réconcilier avec la Hongrie et s'assurer l'appui ou du moins la neutralité bienveillante de la France ; c'est l'œuvre à laquelle elle travaille depuis trois ans, avec une habileté et une persévérance incontestables. Le jour où ce double but serait atteint, la Prusse sait qu'elle devrait se résigner à accepter un rôle secondaire en Allemagne.

Mais ce but n'est pas encore atteint ; la réconciliation avec la Hongrie n'est pas complète ; il est

douteux que l'entente avec la France soit établie. D'un autre côté, l'empereur d'Autriche en sacrifiant la patente de février, c'est-à-dire sa politique allemande à sa politique hongroise, a mécontenté les provinces allemandes de la monarchie, sans reconquérir tout à fait ses provinces hongroises et danubiennes, comme, en signant le traité de Gastein, il s'est aliéné les États secondaires et la Diète. L'Autriche en faisant, avec la Prusse, la guerre au Danemark, sans y associer les États confédérés, en excluant la Diète de la négociation du traité de Vienne du 30 octobre 1864, en signant la convention de Gastein, qui blessait les droits des duchés et ceux de la Confédération germanique, a excité la défiance des États allemands qui s'en sont vengés, comme je l'ai déjà dit, en reconnaissant le royaume d'Italie, à la demande de la Prusse, et à l'extrême dépit de l'Autriche.

L'Autriche n'a donc pas encore repris ses forces à l'intérieur ; elle s'est affaiblie dans la partie allemande de l'empire, sans se fortifier beaucoup dans la partie hongroise ; à l'extérieur, elle demeure l'ennemie de l'Italie, elle n'a pas éteint les rancunes de la Russie ; personne ne peut dire qu'elle est l'alliée de la France.

L'heure parut donc bonne au comte de Bismark pour briser les

kens dans lesquels la convention de Gastein l'enlèverait, pour provoquer la rupture avec l'Autriche, et en raïner après lui les États secondaires, mécontents de la politique de Vienne; il comptait bien forcer l'Autriche à reculer, à céder aux prétentions prussiennes dans les duchés, à signer, à son tour, une convention d'Olmutz, souvenir d'ailleurs laissé au cœur du cabinet de Berlin.

Le comte de Bismark se trompa; sa circulaire du 24 mars fut une faute peut-être irréparable. Cette sommation, envoyée aux gouvernements confédérés, rejeta ces gouvernements du côté de l'Autriche, pour le soutien du pacte fédéral méconnu et de l'autorité de la Diète contestée.

La note remise par le comte Károly, le 31 mars, au comte de Bismark, et dont la netteté et la franchise font toute l'habileté, brisa toutes les mailles de la politique prussienne.

Le cabinet de Vienne comprit que le comte de Bismark tentait de renouveler la manœuvre du comte de Cavour, la veille de la guerre d'Italie. Le comte de Cavour qui avait soulevé la question italienne au Congrès de Paris; qui avait obtenu, à Plombières, l'alliance d'où la guerre devait sortir; qui entretenait, depuis deux ans, dans tous les États italiens, l'agitatio révolutionnaire destinée à pallumer; qui préparait les armements propres à la soutenir, le comte de Cavour faisait retentir l'Europe de ses plaintes contre les intentions hostiles de l'Autriche, contre les apprêts militaires formidables qu'il prétendait voir formés derrière le quadrilatère. Il voulait la guerre et il se disait menacé par l'Autriche qui ne la voulait pas; il armait et il accusait l'Autriche de prendre l'initiative des armements; il provoquait et lorsque l'Autriche, lassée de ces longues

hypocrisies, envoya son fatal ultimatum, il fit retomber sur celle-ci la responsabilité de la guerre et tourna ainsi contre elle l'opinion qui, la veille, dans toute l'Europe, se prononçait unanimement en faveur de cette puissance.

Le comte de Bismark se flatta, par sa circulaire du 24 mars, d'arracher à l'Autriche un nouvel ultimatum. Comme le comte de Cavour, il signalait des armements imaginaires, pour justifier ses propres préparatifs militaires; il accusait l'Autriche d'être infidèle aux stipulations du traité de Gastein que lui-même déchirait et voulait détruire; il reprochait à l'Autriche de troubler son breuvage et de chercher à troubler aussi la paix de l'Allemagne. Il espérait que l'Autriche, perdant patience, aurait donné le signal de la guerre dont il eût rejeté sur elle l'initiative et la responsabilité, mettant du côté de la Prusse l'opinion partout hostile à la guerre et les États secondaires décidés à combattre la puissance qui l'aurait provoquée.

Mais le cabinet de Vienne se garda bien de refaire la faute commise en Italie, en 1859, au lieu de l'ultimatum et d'une déclaration de guerre que M. de Bismark espérait, le comte de Mensdorff envoya sa note du 31 mars, si calme et si digne, et qui déjoua les calculs, les habiletés, nous ne voulons pas dire les ruses du cabinet de Berlin.

L'Autriche nia absolument l'existence des armements extraordinaires dont la Prusse se disait menacée, et les faits vinrent chaque jour confirmer cette dénégation. Elle repoussa de la manière la plus formelle, toute intention d'attaquer la Prusse, invoqua l'article II du pacte fédéral qu'elle entendait respecter, et qui interdisait aux membres de la Confédération de se faire la guerre en les obligeant à soumettre leur contes-

tation à l'assemblée fédérale. Elle demanda que la Prusse fit la même déclaration, se soumit à la même juridiction fédérale, cessât ses préparatifs militaires, et donnât ainsi les mêmes gages qu'elle donnait elle-même en faveur du maintien "de la paix, qui n'aurait jamais dû être troublée."

Cette attitude de l'Autriche opéra un changement à vue dans la situation politique. L'Autriche, devenue la garantie et le soutien de la paix générale, du droit fédéral et de l'indépendance des duchés, rallia à sa cause, en Allemagne et en Europe, toutes les sympathies légales et tous les intérêts. Les Etats de la Confédération germanique, sommés d'une manière hautaine, par M. de Bismark, d'abandonner l'Autriche, de se joindre à la Prusse dans la guerre fratricide que celle-ci allumait, de détruire la Confédération actuelle au profit de la domination prussienne, sous peine de se préparer à subir le sort de la Pologne, ces Etats, hier en pleine défiance contre l'Autriche, se joignirent à cette puissance pour tenir en échec les plans du comte de Bismark.

La Prusse, dont la loyauté était mise en demeure par la note autrichienne du 31 mars, fut obligée de déclarer, à son tour, qu'elle n'avait aucune intention de déclarer la guerre à l'Autriche. Ce n'était pas la paix, mais c'était au moins une halte dans la guerre.

Mais si la Prusse et l'Autriche s'interdisaient la guerre, il ne restait plus que le jugement arbitral de la Diète à invoquer, en obéissant à la constitution fédérale. L'Autriche l'avait invoqué; la Prusse refusa. Elle avait déclaré, dans la circulaire du 24 mars, qu'elle jugerait de l'urgence qu'il y avait de soumettre à la Diète un projet de réforme fédérale, d'après le caractère de la réponse que les gouvernements alle-

mands feraient à la question relative à l'appui réclamé par elle contre l'aggression supposée de l'Autriche. Ces réponses n'ayant pas été satisfaisantes, le cabinet de Berlin n'eut plus d'autre ressource que de récuser l'arbitrage de la Diète et d'en appeler des gouvernements allemands au peuple allemand, en chargeant le suffrage universel de refaire le pacte fédérale et la Confédération germanique.

L'étonnement fut général. On se demandait comment et par quel renversement de principes et d'idées M. le comte de Bismark, qui rompt avec l'Autriche et suscite une crise européenne pour ne pas consulter le vœu des populations des duchés de l'Elbe, qui brise, à Berlin, le parlement prussien issu du suffrage restreint à deux degrés, comment il convoque à Francfort un parlement allemand formé par le suffrage universel! Il y a deux mois à peine, M. le comte de Bismark, dans sa dépêche du 26 janvier, reprochait au gouvernement autrichien *de ne pas voir aussi clair que lui sur la marche de leur ennemi commun, la révolution*; il l'adjurait *de mettre fin aux dommages que sa conduite faisait éprouver au principe monarchique et au sentiment de l'ordre public*; il l'accusait *de laisser se déployer, sous l'égide de l'angle autrichienne, des tendances révolutionnaires et hostiles à tous les trônes*; aujourd'hui, c'est au suffrage universel, c'est à la démocratie, c'est à la révolution qu'il propose hardiment une alliance pour combattre l'Autriche, déchirer le sein de la patrie allemande et dissoudre la Confédération germanique, qui a valu à l'Allemagne plus de cinquante ans de paix, de prospérité et de grandeur!

Cependant, en y réfléchissant bien, cet étonnement cesse, ces contradictions s'effacent, et l'expli-

cation de cette conduite apparaît, quand on envisage le but que le cabinet de Berlin poursuit et les seules voies qui restaient ouvertes pour l'atteindre.

Le but, nous l'avons vu, c'est de faire des duchés une province prussienne, dominer la mer du Nord et la Baltique, c'est d'être à la tête des forces militaires de la Confédération ou du moins de la partie septentrionale de cette Confédération, comme elle est à la tête de la confédération commerciale ; le but, c'est la prépondérance en Allemagne. Le cabinet de Berlin a tenté, par sa circulaire du 24 mars, d'attirer à sa cause les Etats secondaires et de leur faire épouser sa querelle contre l'Autriche, mais il échoua. Il fallait donc obtenir une réforme fédérale qui lui apportât ce que les Etats allemands et l'Autriche lui refusaient. Il y a deux réformes fédérales possibles, celle faite par les princes, c'est 1863, ce serait le triomphe de l'Autriche ; celle faite par la démocratie allemande, ce serait la résurrection du parlement de Francfort de 1848. M. de Bismark n'avait pas à choisir ; il ne lui faut pas une réforme qui puisse consolider la Confédération, mais une réforme qui la détruisse ; la réforme fédérale par les princes, par la Diète, c'était courir à une défaite certaine ; il ne lui restait plus que la réforme démocratique confiée aux mains du suffrage universel.

Rien n'est plus près d'un révolutionnaire qu'un absolutiste. Le suffrage universel, après tout, n'effraye pas trop M. le comte de Bismark ; il espère y trouver, à l'intérieur, des forces pour lutter contre le libéralisme allemand ; peut-être espère-t-il y trouver, à l'extérieur, une base à l'alliance française qu'il convoite et dont il a besoin.

M. de Bismark a lu M. Roubert ;

il a vu exposé, avec une clarté remarquable, dans le discours célèbre de M. le ministre d'État, tout le système dont le suffrage universel est le fondement. Il a compris que le suffrage universel, lorsque la poignée en est tenue par une main forte et irresponsable, est incompatible avec le régime parlementaire, qu'avant tout il exècre ; que ce suffrage peut devenir le fouet de Louis XIV chassant le parlement et l'instrument privilégié des pouvoirs absolus ; c'est pour cela que le nouveau converti n'a pas craint d'affirmer " que le suffrage universel était le mode d'élection le plus favorable au principe conservateur." Il n'a pas oublié non plus que c'est sur le principe du suffrage universel que repose le régime impérial en France, et il n'ignore pas qu'en l'adoptant il établit une solidarité étroite et une communauté politique avec le gouvernement des Tuileries.

Je ne veux pas dire qu'en recourant au suffrage universel, M. de Bismark cède à des conseils extérieurs et qu'il faille y voir la preuve irrécusable d'une alliance conclue, mais je pense qu'on peut y reconnaître au moins le signe certain d'une alliance espérée.

Le projet de réforme fédérale, proposé à la Diète de Francfort, est donc à la fois un appel à la démocratie allemande et un appel à l'alliance française.

M. de Bismark réussira-t-il ?

### III

Réussira-t-il ? la solution à cette question renferme la paix ou la guerre ; c'est celle que vous me posez, mon cher ami, c'est celle que se pose l'Europe inquiète.

Avant de l'aborder de face, c'est-à-dire avant de terminer cette étude et de conclure, j'ai dû patiemment

débrouiller l'écheveau mêlé des affaires germaniques, relire, étudier et comprendre les circulaires, les dépêches et les notes qui ont été échangées depuis quelques mois entre les cabinets de Berlin et de Vienne et les gouvernements secondaires. Je n'ai pas la prétention assurément d'avoir retrouvé le fil d'Ariane, pour nous diriger dans ce labyrinthe qu'on appelle la question allemande et qui devient chaque jour davantage la question européenne, mais il me semble que je vous ai conduit, sans trop de détours, à travers ce labyrinthe, depuis la convention de Gastein qui en forme l'entrée, jusqu'à la motion de réforme fédérale, l'appel au suffrage universel, qui en est la sortie.

Le gouvernement prussien reculera-t-il? Laissera-t-il sa motion de réforme fédérale s'att'édier, s'user et se perdre dans les délibérations longues et compliquées de la Diète? Consentira-t-il à désarmer pendant cet examen et ces négociations? Ou bien continuera-t-il ses apprêts militaires? Forcera-t-il la Diète de discuter en présence de deux armées debout pour la bataille, au milieu des défiances excitées et de l'irritation croissante? Persistera-t-il à l'aide du suffrage universel, le double appel à la démocratie allemande et à l'alliance française dont j'ai parlé? Réussira-t-il dans cette suprême tentative?

Ce n'est pas à Berlin ou à Vienne qu'il faut demander la réponse à cette question redoutable, c'est à Paris.

Si l'Empereur désire et veut la paix, s'il est fermement décidé à garder une neutralité vraie, si on en est tout à fait convaincu à Berlin et à Vienne, en un mot, s'il n'y a pas d'ailliance, la guerre ne se fera pas.

Cette neutralité dont je parle ne doit pas être une neutralité passive,

complaisante, bien près de devenir une neutralité active, résolue et commandant la paix. Il ne suffit pas de dire avec le *Constitutionnel*, " que le gouvernement impérial n'a pris parti, ni pour ni contre l'Autriche ou la Prusse; que rien dans son attitude, dans ses actes, dans son langage n'a autorisé l'Autriche ou la Prusse à penser qu'il vît commencer les hostilités avec d'autres sentimens que ceux qu'il n'a cessé de professer depuis la conférence de Londres; que son profond désir est de ne pas voir la paix troublé; qu'il a assuré à la France, si la guerre était malheureusement inévitable, une position qui la laisse en dehors du conflit; qu'il se réserve sa liberté d'action; " ce langage louche, cette hésitation, cette déclaration de neutralité indifférente et passive, au lieu de calmer l'opinion, l'a effrayée, et avec raison.

Le gouvernement impérial est maître des évènements, et il le sait bien. La Prusse ne peut rien, n'osera rien, si elle n'est pas sûre d'avoir la France avec elle, ou du moins si elle ne l'espère pas. Cette espérance, il ne faut pas la lui laisser.

L'Angleterre pèse, de tout le poids de son influence, en faveur de la paix; la Russie fait des démarches actives, dans le même sens, à Berlin et à Vienne; la Bavière et la Saxe, et tous les Etats de la Confédération, déclarent aux deux grandes puissances allemandes qu'ils se tourneront contre celle qui attaquera la première; l'opinion publique, en Prusse même, se prononce ouvertement, par de nombreuses manifestations, contre la guerre et contre la politique de M. de Bismark; l'opinion générale, en Europe, et les immenses et puissants intérêts qui la dirigent, se lèvent avec force contre toute politique qui brisera la paix.

Le gouvernement prussien est donc seul et impuissant, s'il n'a pas derrière lui la France, ou s'il n'espère pas l'y trouver. Que l'Empereur dise fermement, nettement et publiquement à la Prusse et à l'Autriche, comme le fait la Diète germanique; "Je serai contre celle des deux puissances qui fera la guerre; ma neutralité bienveillante penchera du côté de la puissance attaquée;" cette parole désarme la Prusse et assure la paix.

Si le cabinet de Berlin persiste dans sa voie, s'il s'apprête manifestement à la guerre, c'est qu'il ne se croit pas seul, c'est qu'il a ou qu'il espère des alliances. S'il les a, tout est dit, et la guerre est certaine; si il ne les a pas, il compte les créer en soulevant les événements qui doivent les faire naître. Il faut lui fermer toutes les issues, et pour cela il faut deux choses: que la Diète ne se divise pas et que la France ne laisse rien espérer.

Qu'espère M. de Bismark? D'abord, diviser la Diète. Il tente les vieilles convoitises de la Bavière; il lui offre un partage séduisant de la prépondérance en Allemagne. Il croit entraîner les États germaniques du Nord, qui se trouvent dans sa sphère d'attraction. Il se persuade que la démocratie qui refuse, en ce moment, de répondre à son appel, finira par renoncer à ses défiances et cédera à l'impulsion que le suffrage universel va donner à ses instincts et à ses intérêts. Après avoir ainsi isolé l'Autriche en Allemagne, il espère l'isoler en Europe. Il compte sur l'absentement égoïste de l'Angleterre, sur la neutralité hostile, sur les rancunes obstinées de la Russie contre l'Autriche. Il se croit sûr de son alliance avec le gouvernement italien qui doit céder à l'irrésistible tentation de sortir de ses embarras intérieurs, de recommencer sa guerre contre l'Autriche avec des chances ines-

pérées, de conquérir Venise et d'achever l'œuvre de l'indépendance et de l'unité. Il juge la neutralité de la France impossible, dans ces conditions. Il sait ou il prévoit que le bruit du canon, tiré, d'un côté, sur l'Elbe ou le Rhin, et, de l'autre, à Vérone et à Venise, doit entraîner fatalement le drapeau de la France.

Si le cabinet des Tuileries laisse ces doutes ou ces espérances dans l'esprit de M. le comte de Bismark, si, au lieu d'exprimer une volonté, il se borne à manifester des désirs impuissants en faveur de la paix; si, avec l'accent nécessaire pour être cru, il ne dit pas à l'Italie: "Je ne vous suivrai pas à Venise;" s'il ne dit pas à la Prusse: "Je ne vous suivrai pas sur le Rhin, et peut-être m'y rencontrerez-vous en ennemi;" s'il ne tient pas ce sincère et ferme langage, la guerre se fera, elle sera générale, et l'Allemagne tout entière en sera la première victime.

L'Allemagne le comprend et M. Von der Pfordten a traduit excellemment le sentiment de tous les États confédérés, dans sa dépêche adressée aux cabinets de Berlin et de Vienne. "Doute-t-on, par hasard, a-t-il dit, qu'une guerre semblable eût un autre résultat que la "nécessité fatale pour le vainqueur "et le vaincu d'accepter, l'un et "l'autre, la paix et ses conditions "des mains de puissances étrangères "qui seules en recueilleraient les "fruits? Certes, ajoute-t-il, celui "sur qui pèserait la faute d'une "telle guerre, se verrait bientôt "jugé par sa propre conscience, "laquelle ne ferait que devancer les "incorruptibles jugements de l'histoire." Ce langage est grand, digne et vrai, et tout le monde peut en tirer leçon et profit.

Dans la situation de la Prusse et de l'Autriche, il y a une considérable différence: la Prusse, je viens

de le démontrer, a besoin de la guerre, pour faire triompher sa politique, et, pour faire la guerre, elle a besoin de l'alliance volontaire ou forcée de l'Italie et de la France. L'Autriche, pour faire triompher la sienne, a besoin de la paix, et la neutralité réelle, sincère, bienveillante de la France lui suffit.

En effet, si tout espoir dans des appuis extérieurs est enlevé au cabinet prussien, le conflit soulevé par la question des duchés et par le projet de réforme fédérale, demeure circonscrit en Allemagne, il reste aux mains de la Diète germanique, à la décision de laquelle la Prusse l'a soumis, par sa motion du 9 avril; il entre dans la phase des négociations et dans la sphère plus calme de la diplomatie.

Dans cette sphère, l'Autriche retrouve ses avantages. La position qu'elle a prise, à la tête de la Diète, est inattaquable. Elle demande le désarmement, comme sanction de la parole donné par le roi Guillaume Ier et par l'empereur François-Joseph de ne pas vouloir prendre l'initiative d'une guerre. Elle accepte l'examen et la discussion d'un projet de réforme fédérale dont elle reconnaît la nécessité et dont elle avait pris elle-même l'initiative en 1863. Au projet de M. de Bismark, qui tend à diviser la confédération, à créer ce qu'on appelle la petite Allemagne, c'est à dire la grande Prusse, à ce projet conçu au point de vue exclusivement prussien, l'Autriche opposera un plan de réforme fédérale favorable à l'unité de l'Allemagne agrandie par les duchés, à la résurrection de la puissance de la Diète si affaiblie depuis vingt ans au maintien de la forte position qu'elle occupe elle-même au sommet de la Diète. Elle saisira en même temps la Diète, au nom de l'article XI du pacte fédéral, du conflit qui divise les deux grandes

puissances dans les duchés, et proposera nécessairement d'en appeler au vœu des populations des duchés, comme M. de Bismark propose d'en appeler au suffrage universel en Allemagne.

L'Autriche se promettait bien, le lendemain du jour où la réconciliation avec la Hongrie serait faite et les liens entre les pays hongrois et le reste de l'empire raffermis, de reprendre, à Francfort, sa politique allemande de 1863. M. de Bismark a brusqué les événements et offre aujourd'hui à l'Autriche les chances que celle-ci n'attendait que de l'avenir. L'Autriche est trop habile pour ne pas en profiter et pour ne pas reprendre sur les États secondaires tout l'ascendant que la convention de Gastein lui avait fait perdre.

On le voit clairement: à la Prusse, il faut la guerre et, comme condition, l'alliance française; à l'Autriche, il faut la paix, et elle n'a besoin que de la neutralité franche et effective de l'empereur Napoléon III. C'est pour cela que l'Allemagne, l'Europe et l'opinion sont aujourd'hui avec l'Autriche et contre la Prusse.

Le mot du grand Frédéric rappelé hier par *le Temps*: "Si j'étais roi de France, pas un coup de canon ne se tirerait en Europe sans ma permission;" ce mot, quelque peu outré, est, en ce moment, littéralement vrai. C'est aussi pour cela que tous les regards de l'Europe sont fixés sur les Tuileries; c'est là que se trouve la solution, c'est donc là que se trouve aussi la responsabilité.

Quel est l'intérêt de la France? J'ai examiné, dans mon écrit de l'an dernier, quel est cet intérêt; je n'ai pas à y revenir; je n'ai qu'à maintenir plus que jamais mes convictions. L'intérêt de la France est manifestement du côté de l'Autriche, c'est-à-dire de la paix, et nullement du côté de la Prusse,

c'est-à-dire de la guerre. J'ai montré, l'année dernière, le gouvernement impérial hésitant entre ces deux alliances ; je le trouve encore, en ce moment, en apparence du moins, dans la même hésitation. Cette hésitation est mortelle ; elle encourage toutes les espérances du comte de Bismark et doit enfanter la guerre. L'empereur a donné la preuve de trop de sens politique pour ne pas le comprendre, et pour attendre qu'une grande manifestation du Corps législatif le convie à sortir de cette hésitation et à prendre une attitude qui soit la sauvegarde de l'intérêt de la France et de l'Europe.

J'ai exposé, dans mes écrits, tous les avantages que recueillerait la France du maintien de l'alliance avec l'Autriche ; je ne veux en signaler qu'un. L'immense bénéfice de cette alliance, pour la France, c'est que la neutralité seule, mais une neutralité sincère et promptement proclamée, suffit pour l'établir. L'alliance avec la Prusse suppose la guerre.

J'ai dit que le gouvernement impérial serait l'allié de celle des deux puissances qui l'aiderait le plus efficacement à résoudre la question italienne concentrée, à ses yeux, à Venise. Mais voici l'énorme différence ; il peut, en ce moment, j'en ai la conviction, obtenir de l'Autriche une large concession à Venise. En l'obtenant par la diplomatie, l'Empereur apporterait Venise à l'Italie qui la lui devrait. Appuyé sur l'Autriche, il imposerait au gouvernement italien la renonciation définitive à Rome ; la difficulté italienne, la plus menaçante de toutes, aurait disparu.

L'alliance prussienne peut ainsi lui promettre Venise, mais par la guerre. Cette guerre, dans le quadrilatère, serait ouverte et conduite par l'Italie elle-même qui diviserait les forces de l'Autriche, obli-

gée d'avoir une armée en Italie et une en Allemagne. Si cette guerre était fatale à l'Autriche, l'Italie conquiert elle-même la Vénétie ; elle ne la devrait pas exclusivement à la France. La conquête de Venise, au lieu d'apaiser la passion italienne, l'aurait enflammée ; au lieu de sauver la papauté à Rome, elle l'aurait perdue.

On le voit, l'alliance prussienne, c'est l'alliance occidentale révolutionnaire formée entre la France, la Prusse et l'Italie, c'est celle vantée par l'*Opinion Nationale*, préconisée, dans des termes plus timides, par le *Journal des Débats*, arborée par le célèbre discours d'Ajaccio ; c'est l'abandon de Rome et le programme révolutionnaire à l'intérieur ; ce sont les convoitises des frontières du Rhin réveillées, le ramaniement territorial de l'Europe livré aux ambitions et aux révolutions ; ce serait la guerre générale dans laquelle il serait impossible que l'Angleterre et la Russie ne finissent pas par se jeter.

L'empereur est placé, à cette heure, entre la tentation et la sagesse politique. La tentation séduit et enivre, mais elle perd ; la raison et la sagesse politiques ont moins d'éclat, mais elles sauvent ; elles affermissent les gouvernements et fondent les dynasties.

Voilà, mon cher ami, mes notes sur la crise allemande. J'ai envisagé les événements exclusivement par le côté européen. Sans doute la Belgique ne peut pas être plus indifférente que le reste de l'Europe au conflit qui arme en ce moment toute l'Allemagne et qui peut enfanter une guerre à ses portes ; mais elle reste confiante en elle-même et dans ses destinées. Nos dissensions pouvaient nous perdre ; notre patriotisme nous a sauvés. L'attitude admirable que la Belgique a prise,

à la mort de Léopold Ier et à l'avènement de Léopold II, la force nationale qu'elle a déployée, le sentiment dynastique qu'elle a manifesté, la sagesse qu'elle a montrée en plaçant l'esprit d'union et de fraternité nationale au-dessus de toutes les dissidences politiques, la populaire et puissante position que le jeune roi a conquise, tout cela écarte de nos frontières les dangers que je

voyais approcher et qui en ce moment, menacent de près l'Europe troublée. C'était mon espérance et mon conseil; c'est aujourd'hui la satisfaction de mon patriotisme et la joie de ma conscience que n'ont pu troubler des injustices passagères et impuissantes.

ADOLPHE DECHAMPS,

Ministre d'Etat.

—Le Correspondant.

## L' ABEILLE BUTINEUSE

DE L'ÉCHO.

\*.\* M. Janin s'est vengé en homme d'esprit de sa déconvenue à l'Académie Française. Loin de profiter des vingt-quatre heures accordés à tout plaideur qui a perdu son procès pour maudire ses juges, il a fait tout exprès un rêve pour bénir les siens. La fortune, comme on dit, vient en dormant; M. Janin a donc rêvé qu'il avait obtenu les suffrages de l'Académie; il a rêvé que, dans une heure de justice et de générosité, elle avait voulu reconnaître sa persistance et son courage, à tenir le sceptre de la critique pendant quarante ans, à applaudir au talent des hommes de sa génération, à saluer leurs succès. Toujours à la faveur de son rêve, il s'est vu pénétrant dans le sanctuaire de l'Institut, avec l'habit brodé de lauriers verts sur toutes les coutures, et l'épée académique qui, sans tuer personne, rend celui qui la porte immortel. Le songe se prolongeant, il a même rêvé son discours de réception dans lequel il prodigue aux membres du docte aréopage tous les remer-

ciments auxquels ils ont renoncé en en nommant un autre, et toutes les louanges qu'ils auraient pu si facilement gagner. Ne dites pas à M. Janin que ses remerciements reprochent, que ses louanges critiquent et que sa reconnaissance accuse. Il rêve, et, à travers le prisme du rêve, on voit les hommes comme ils ne sont pas, et les choses comme elles devraient être. Point de coteries dans les corps littéraires, point d'intrigues, point de petites considérations, point de calculs mesquins, de concessions intéressées, point de favoris couronnés pour le talent qu'ils déploieront peut-être dans les livres qu'ils écriront un jour. Si l'on voyait en rêve l'épisode d'Entelle et de Darès, soyez sûr que le jeune Darès se retirerait généreusement pour ne pas disputer la palme au vieil Entelle. Rien de plus généreux que la jeunesse, de plus respectueux pour les droits acquis, de plus patient, de moins égoïste, de plus modeste, toujours en rêve!

Le discours de réception rêvé par M. Janin finit d'une char-

mante manière. Il rappelle qu'un jour le grand Frédéric disait à ses généraux après une victoire : " Savez-vous, messieurs, qui a gagné la bataille ? " Aussitôt tous les fronts s'inclinèrent, et la même réponse sortit de toutes les bouches : " Vous, Sir ! — Non, messieurs, ce n'est pas moi qui ai gagné la bataille. Vous voyez bien ce petit fifre qui, au milieu du feu et de la mitraille, n'a cessé d'encourager, de soutenir nos hommes par son petit turlututu. Eh bien ! c'est lui qui a gagné la bataille ! "

Et le dormeur terminait son songe et son discours, qui, comme vous le devinez, a les allures fantasques d'un feuilleton, en remerciant l'Académie d'avoir, elle aussi, décerné la palme à son petit turlututu.

Ce n'était qu'un rêve, spirituel, malin, sous une apparente bonhomie, caressant, comme les chats caressent, en faisant sentir les pointes des griffes, sans les enfoncer cependant. Le rêveur reste donc Gros-Jean comme devant. Le fifre a vaillamment joué son air, mais l'Académie n'est pas le grand Frédéric ; M. Janin s'en est aperçu en se réveillant.

\* \* Parmi les travestissements audacieux que l'on se permet en des jours de folie, (*mardi-gras*) il en est qu'on pourrait qualifier de profanations tels que la représentation de l'archange saint Michel, de la reine Marie-Antoinette, etc. Certaines dames n'ont pas craint de se déguiser en anges de ténébres.... Un monsieur s'est transformé en mirliton ; une princesse en *mer de glace*.... Quelques-unes de nos lectrices seront peut-être tentées de savoir comment on s'y prend pour faire rivaliser le corps humain avec la vallée de Chamounix, nous allons laisser la parole au

chroniqueur de la fête où on a pu admirer ce travestissement :

" La princesse Karoly, jeune Hongroise qui fait sensation d'élégance et de beauté en Italie était en *mer de glace*....

" Son costume était d'une originalité savamment étudiée : comment le décrire ?... Sous un double voile de tulle blanc et de tulle bleu faisant nuage, apparaissaient toutes les ondulations terrifiantes de la mer de glace, peintes et tissées sur une jupe de satin blanc. Rien n'y manquait. Les glaciers à pic, les ours, les chamois, les oiseaux de proie et les chasseurs. Une ample tunique faisant traîne, décrivait une sphère de nuages bleus et blancs sur le côté gauche et allait rejoindre sur le côté droit un radieux soleil resplendissant de tous ses rayons lumineux.

" Au bas de la jupe de satin blanc et sous les nuages, s'étendait une couche de givre simulée par une légère étoffe argentée.

" Puis c'étaient des flocons de neige figurés par des lambeaux de cygne d'argent. Le corsage était en satin blanc découpé en petites basques dentelées garnies de cygne et de cristal.

" Les cheveux givrés semblaient prêts à se dérouler, s'ils n'eussent été retenus par des chaînes de cristal. Un duvet de cygne encadrerait la jolie tête de la princesse Hongroise."

Je passais sur l'esplanade des Invalides, quand je vis une voiture de place exécutant les évolutions d'un ivrogne qui, en rentrant chez lui, accomplit des zigzags de manière à toucher alternativement l'une et l'autre muraille. Comme de lourdes voitures chargées de pierres de taille passaient en ce moment, cet exercice pouvait ne pas être sans inconvénient. Je ne tardai pas à découvrir la raison de cette

marche insolite : le cocher provisoire assis sur le siège était ivre comme un sonneur de trompe. Le fiacre était rempli de dames, qui faisaient des signes de détresse et appelaient du secours à grands cris. Je m'approchai de la voiture, en même temps que plusieurs personnes et un sergent de ville qui arrêta les chevaux. Une des dames mit la tête à la portière : " Nous avons pris ce cocher rue Bellechasse, dit-elle, pour nous conduire au quai de Béthune, et il a voulu absolument, malgré nos observations, nous faire passer par l'Esplanade des Invalides et maintenant il nous mène au puits de Grenelle. Je n'ai pas besoin de vous dire dans quel état il est."

Le sergent de ville fit un signe d'assentiment, et, s'adressant au cocher : " Où allez-vous ? dit-il. — Ma foi ! je n'en sais rien. Ces femmes ne cessent de me dire des sonnettes. J'ai proposé à la plus grande de monter sur mon siège, puisqu'elle n'était pas contente de mes services. Croyez-vous qu'elle a refusé ? Enfin, voilà deux heures qu'elles me promènent. J'espère bien qu'elles ont regardé l'heure et qu'elles me payeront en conséquence. Depuis le temps que nous roulons, elles doivent être arrivées."

Pendant ce colloque, nous avions fait descendre ces dames, qui montèrent dans une autre voiture. Le cocher, dont le sergent de ville avait conduit les chevaux par la bride jusqu'à la place, ne s'en était pas aperçu, " Mon sergent lui dit-il, avec cette parole empâtée et tendre particulière aux ivrognes, je vous aime, et je respecte l'autorité. A preuve, si vous voulez payer un canon, je le boirai à votre santé !"

NAVIGATION AÉRIENNE. — M. Nadar vient de publier une brochure déjà fort répandue : *le Droit au vol*.

Dans sa préface, l'auteur fait appel à tous les bons vouloirs, puis retrouve sa verve de journaliste pour exprimer ses regrets aux malencontreux lecteurs qui, à cause de l'amphibologie du titre, auraient conçu l'espoir de trouver dans l'ouvrage certaines idées analogues à celles d'un pamphlet célèbre.

" MM. les voleurs, dit-il, sont priés de nous excuser, si par une regrettable méprise, que nous déplorons les premiers, l'attachement d'un titre ambigu et décevant venait à leur coûter un franc, — qu'ils seront toujours à même de nous reprendre. Notre belle langue française est si pauvre, que lorsque nous lui avons demandé notre étiquette, elle n'avait même pas sur elle deux mots différents pour distinguer le vol de l'alouette du vol du foulard."

Dans sa brochure M. Nadar démontre d'une manière concluante que l'idée qui a prévalu pendant longtemps, que l'oiseau s'élève dans l'atmosphère comme la Montgolfière en vertu de l'air chaud qu'il contient, est simplement une absurdité. A l'appui de son dire, il apporte des faits ; c'est d'abord Boreli, qui calcule que l'effort dépensé par l'oiseau pour voler, dépasse dix mille fois le poids de son corps. Ce serait pour un oiseau pesant six livres un effort de soixante mille livres, la force de cinq cents hommes ou de cinquante chevaux. — Un escadron de dragons réunissant tous ses efforts pour arrêter le vol d'un dindon, qui s'échappe de la cuisine ! — Lalande prétendait que l'impossibilité de se soutenir en frappant l'air est aussi certaine que l'impossibilité de s'élever par la pesanteur spécifique des corps vides d'air. — Le démenti ne s'est pas fait longtemps attendre, car quelques mois après Montgolfier enlevait son appareil au moyen de l'air chaud.

Navier affirmait que l'homme n'a pas, toutes proportions gardées, la

quatre-vingt-douzième partie de la force que l'oiseau dépense seulement pour se soutenir dans l'air, et que la quantité d'action est d'autant moindre pour le vol rapide, que la densité de l'air est plus petite.

\*.\* Vous vous souvenez que feu M. de Robespierre, qui n'était pas cependant un croyant fanatique, avait trouvé bon de faire décréter l'existence de l'Être suprême par la Convention, tant il était convaincu que les sociétés humaines ne pouvaient se passer de Dieu. Voltaire disait de son côté :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Ce Robespierre m'a tout l'air d'un clercal, et M. de Voltaire n'était qu'un cagot. Les libres penseurs de nos jours se sont guéris de ces faiblesses. Deux grands journaux, — la tour de Babel aussi était fort grande, — *le Siècle* et *le Temps*, déclarent, sous la responsabilité de deux illustres écrivains, répondant aux noms de Jourdan et de Brisson, "qu'il a été reconnu que la morale est tout à fait indépendante de toute croyance religieuse et de toute hypothèse métaphysique; pour enseigner les lois morales, il n'est pas besoin d'avoir affirmé ou nié Dieu." Après avoir cité ces mémorables paroles de M. Jourdan du *Siècle*, M. Henri Brisson du *Temps* se félicite d'avoir défendu les mêmes idées, et de se trouver en outre d'accord avec M. de Girardin de *la Presse*, et M. Peyrat de *l'Avenir national*, et il exprime le ferme espoir que cette touchante unanimité de la presse libérale décidera l'assemblée maçonnique à prendre une grande mesure.

Que Dieu se le dise : son existence tient à un fil. Il paraîtra devant l'assemblée maçonnique en prévenu, presque en condamné, et le décret de la Convention, relatif

à l'Être suprême, pourra bien être rapporté.

Malgré la décision du concile œcuménique de la presse libérale, présidée par M. Jourdan qui, demeuré galant et dameret sous ses cheveux gris, chante un perpétuel épithalame à la femme libre du saint-simonisme, je me permettrai quelques objections. D'abord il semble que Voltaire, qui n'avait jamais plus d'esprit que lorsqu'il se servait de son esprit contre les athées, ait marqué d'avance d'un ridicule indélébile les Pères du concile libéral, en écrivant sa satire sur le concours ouvert par Dieu lui-même, pour entendre déraisonner les philosophes sur son essence infinie. A la fin du concours, un petit Juif, chétif et laid, — c'est Spinoza, le précurseur de nos libres penseurs, — s'approche du trône éternel où siège le Créateur et lui dit :

Et je crois, entre nous, que vous n'existez pas.

Nier Dieu en face des preuves éclatantes et de tout genre qui attestent son existence, ce n'est guère moins absurde que de nier Dieu en parlant à Dieu lui-même. Mais enfin puisqu'il y a des philosophes qui ont inventé la logique de l'absurde, qu'ils tâchent donc de vous dire d'où ils font dériver la morale s'ils ne croient ni en Dieu ni à l'existence et à l'immortalité de l'âme.

\*.\* Est-il bien vrai que l'on meurt moins aujourd'hui que l'on ne mourait au dix septième siècle? Est-il vrai surtout que la diminution de la mortalité à Paris doit être en grande partie attribuée aux plantations dont l'étendue a beaucoup augmenté?

C'est l'avis du *Journal des Débats*. "Le 31 décembre 1853, dit-il, il y avait à Paris 216 hectares

de jardins, squares, quais plantés de 69 125 arbres. Le 31 décembre 1863, c'est-à-dire dix ans après, la superficie plantée était de 328 hectares, ce qui est la vingt-quatrième partie de la superficie entière de Paris et le nombre d'arbres était de 158,400. De là une grande amélioration dans l'air respirable."

\* \* Morlaix, ville de Bretagne, a été ainsi nommée, assurent les étymologistes, parce qu'au temps des luttes contre l'Angleterre, la ville de la reine Anne avait pris pour armes parlantes un lion fai-

sant face aux léopards, avec cette devise : *S'ils te mordent, mords-les.*

\* \* \* On raconte qu'un honnête Anglais a pris la main d'une voleuse à la tire, dans sa poche, à laquelle il avait adapté une petite machine de sûreté. Ne serait-ce pas tout simplement une réclame de l'inventeur ? En effet, l'homme qui aurait un piège dans la poche de son gilet ne pourrait y introduire sa main, pour y prendre son porte monnaie, sans être pris lui-même au piège vingt fois, ce qui ne laisserait pas d'être désagréable.

## LOGOGRIPHE \* .

Dès le matin, quand sonne l'Angelus  
Comme à l'appel divin secouant la paresse,  
Sur mes cinq pieds bien vite, un bon chrétien se dresse  
Invoquant et Joseph, et Marie et Jésus.

— Sans rien changer à ma nature  
En transposant ces mêmes pieds,  
Fruit d'une conscience pure  
Et d'une vie active et dure.

Je suis le seul trésor des pauvres ouvriers ;  
Trésor qui rarement du riche est le partage,  
Et qu'après la vertu surtout estime un sage.

— Je suis, sous autre forme un cercle de vieillards,  
Vénérables, et point bavards ;  
Appuis et juges d'un Empire,  
Inamovibles, mais pour tant,  
Rien qu'un chef de changé les réduit à néant  
Bien que personne le conspire.

\* Le mot de ce logogriphe est **SÉANT**—où l'on trouve **SANTÉ** et **SÉNAT**.

## É N I G M E \* .

Devant Dieu je suis constamment,  
Je tiens à la plupart des titres de noblesse,  
Principe de douleur ainsi que de détresse,  
Dès la création j'étais au sein d'Adam.  
Le monde et le démon ont besoin de mon aide,  
Par moi le Roi-Propphète et commence et finit ;  
J'entre en la maladie et concours au remède :  
On trouve donc chez moi ce qui blesse et guérit.

Le gourmand tient à moi d'autant qu'en mon absence.  
On fait sévère pénitence :  
On ne pourrait sans moi faire qu'un seul repas,  
Celui du soir maigre et non gras,  
Car pour la viande, telle quelle  
Il faut toujours que je m'en mêle,

J.-M. DE GAZELLE.

\* Le mot de cette énigme est la lettre **D**.

# LISTE DES ABONNÉS.

(Suite.)

<b>Sa Grandeur Mgr. Heney, Evêque de Milwaukee, Wisconsin, E. U.</b>	<b>P. Ryan, écrivain, avocat,</b>	<b>Montréal</b>
<b>Sa Grandeur Mgr. Lynch, Evêque de Toronto, C. O.</b>	<b>P. Delorme, écrivain, marchand,</b>	"
<b>Les révérends Pères Jésuites, Montréal.</b>	<b>J. Gagnon, écrivain, avocat,</b>	"
<b>Jean-Louis Beaudry, écrivain, ex-maire Montréal.</b>	<b>Romain St. Jean, écrivain, marchand,</b>	"
<b>L'abbé C. Lenoir, directeur du Collège de Montréal.</b>	<b>D. Girouard, écrivain, avocat,</b>	"
<b>L'abbé J. B. Larue, supérieur du Grand Séminaire, Montréal.</b>	<b>F. Mandeville, écrivain, notaire,</b>	"
<b>Les Dames de la Congrégation de l'Académie St. Denis, Montréal.</b>	<b>H. F. Rainville, écrivain, avocat,</b>	"
<b>Les Frères de la Doctrine Chrétienne Montréal.</b>	<b>L. A. Boyer, écrivain,</b>	"
<b>L'abbé A. Mercier, Como.</b>	<b>M. A. Adam, étudiant en droit,</b>	"
<b>C. D. Nash, écrivain, banquier, Milwaukee, Wisconsin.</b>	<b>S. E. Gregory, écrivain, Hamilton, C. W.</b>	"
<b>L'abbé Laroque, St. Jean, Dorchester.</b>	<b>G. H. Squire, écrivain, Napanee, C. W.</b>	"
<b>L'abbé E. Birs, St. Sulpice.</b>	<b>P. L. Toussignant, écrivain, Sherbrooke, C. E.</b>	"
<b>L'abbé L. Proulx, Ste. Marie de la Beauce.</b>	<b>Régis Déziel, commis,</b>	<b>Montréal.</b>
<b>S. Marshall, écrivain, banquier, Milwaukee, Wisconsin.</b>	<b>Napoléon Cormier, commis,</b>	"
<b>L'abbé L. M. Brassard, St. Roch de l'Michigan.</b>	<b>P. E. Lamaloc, commis,</b>	"
<b>L'abbé A. Roy, Shippegan, N.-Brunswick.</b>	<b>Chs. Gareau, marchand-tailleur,</b>	"
<b>Séraphin Giraldi, écrivain, marchand.</b>	<b>J. M. Dufresne, épicière,</b>	"
<b>J. E. Lévêque, gentilhomme, Sherbrooke, C. E.</b>	<b>L. G. Fauteux, marchand,</b>	"
<b>P. Lamothe, écrivain, notaire, St. Hyacinthe.</b>	<b>Delle. V. Giroux, modiste,</b>	"
<b>H. Lionais, écrivain, Montréal.</b>	<b>Denis Leduc, marchand,</b>	"
<b>L. A. E. Levert, écrivain, N. P.</b>	<b>Antoine Comte, agent d'assurance,</b>	"
<b>T. Labelle, écrivain, N. P.</b>	<b>Henri Hurtubise, marchand,</b>	"
<b>Adélarde Boucher, marchand,</b>	<b>J. Mondion, marchand,</b>	"
<b>Alexis Trudeau, écrivain.</b>	<b>A. Rastoul, épicière,</b>	"
<b>Louis Beaudry, écrivain, protonotaire, Beauharnais.</b>	<b>Joël Leduc, marchand,</b>	"
<b>U. Piché, écrivain, avocat, Montréal.</b>	<b>F. Lecavalier, marchand,</b>	"
<b>Philippe Baron, gentilhomme,</b>	<b>A. Bélanger, meublier,</b>	"
<b>L. Bédard, écrivain, notaire,</b>	<b>F. X. Rastoul, ferblantier,</b>	"
<b>F. Bélanger, écrivain, avocat,</b>	<b>P. Joly, teneur de livres,</b>	"
<b>F. Torrance, écrivain, avocat,</b>	<b>J. M. Grothé, orfèvre, Coteau St. Louis,</b>	"
<b>Les Elèves du Collège Ste. Marie,</b>	<b>D. Vaillancourt, élève du Collège Ste. Marie,</b>	"
<b>Ed. Barbeau, écrivain, caissier,</b>	<b>J. O. Dion, artiste,</b>	"
<b>Desmarais et Cie., photographes,</b>	<b>T. Viau, marchand,</b>	"
<b>A. A. Peltier, écrivain, notaire,</b>	<b>Geo. Languedoc, clerc du shérif,</b>	"
<b>P. A. Fauteux, écrivain, avocat,</b>	<b>Z. Benoit, marchand,</b>	"
<b>F. X. A. Coutu, gentilhomme,</b>	<b>F. X. Roy, voiturier,</b>	"
<b>Jacques Vilbon, 1er clerc du Shérif</b>	<b>L. G. G. Béliveau, teneur de livres,</b>	"
	<b>W. R. Desrochers, commis,</b>	"
	<b>E. L. Beaudoin, marchand,</b>	"
	<b>A. D. Danis, commis,</b>	"
	<b>A. Laurin, commis,</b>	"
	<b>L. A. Gareau, commerçant,</b>	"
	<b>Jcs. Trudeau, commerçant, Longueuil</b>	"
	<b>Edouard Pepin, entrepreneur, St. Vincent de Paul.</b>	"
	<b>Young Men's Association, Milwaukee, Wisconsin.</b>	"

*A continuer.*